

Collections électroniques de l'INHA

Actes de colloques et livres en ligne de l'Institut national
d'histoire de l'art

2011
Le fondeur et le sculpteur

Élisabeth Lebon

Répertoire



Édition électronique

URL : <http://inha.revues.org/3474>
ISBN : 978-2-917902-14-1
ISSN : 2108-6419

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2011

Référence électronique

Élisabeth Lebon, « Répertoire », in *Le fondeur et le sculpteur*, Paris, Ophrys (« Les Essais de l'INHA »), 2012 [En ligne], mis en ligne le 25 septembre 2012, consulté le 01 février 2017. URL : <http://inha.revues.org/3474>

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2017.

Tous droits réservés

Répertoire

Cet index est un répertoire de noms de fondeurs, sculpteurs et autres artisans et hommes politiques ayant joué, essentiellement en France au XIX^e siècle, un rôle dans l'histoire de la technique de la fonte du bronze, ainsi que d'ateliers et entreprises de fonte des XVIII^e et XIX^e siècles. Il reprend celui de l'ouvrage papier *Fonte au sable, fonte à cire perdue – Histoire d'une rivalité en l'enrichissant de courts essais qui fournissent des informations inédites ou un éclairage particulier.*

A | B

Adam, Juliette, née Lambert (1836-1936)

Fille d'un médecin provincial, réputée pour sa beauté, elle épouse en secondes noces Paul Adam, avocat fondateur du crédit foncier, député puis sénateur. Elle publie de nombreux ouvrages romanesques ou polémiques et anime un salon très influent où se réunit l'opposition républicaine favorable à Gambetta. Au nom de la grandeur de la France, elle sombre au début du XX^e siècle dans le bellicisme, l'antisémitisme et la xénophobie.

Alavoine, Jean-Antoine (1778-1834)

Prix de Rome, architecte de la Ville de Paris, pionnier de l'architecture métallique, il est responsable des chantiers monumentaux de la capitale et à ce titre, fin connaisseur des questions de fonderie. En 1826, il fournit un rapport très complet sur l'établissement d'une fonderie d'Etat moderne à l'île-aux-cygnés.

Antommarchi, François (docteur) (1780-1838)

Médecin attaché au service de Napoléon à Sainte-Hélène, il en rapporta un masque mortuaire de l'empereur. A partir de 1833, il fit réaliser des tirages par souscription, puis vendit ses droits pour l'édition en bronze à l'entreprise Richard et Quesnel.

Arcet, Jean d' (1724-1801)

Homme de sciences (chimiste), académicien. Précepteur des fils de Montesquieu, reçu médecin en 1762, il s'adonne ensuite à la chimie. Il est à l'origine de multiples avancées. Professeur au Collège de France (1774), directeur de la manufacture de Sèvres (il met au point la fabrication de la porcelaine française), inspecteur des Monnaies, membre de l'Académie des Sciences, sénateur en 1799 aux côtés de Gaspard Monge auquel il était lié d'amitié.

Arcet, Jean-Pierre-Joseph d' (1777-1844)

Fils du précédent, également homme de sciences et académicien, spécialiste de la chimie des alliages. Directeur des essais puis commissaire général de l'Hôtel des Monnaies, c'est une autorité qui fait partie de nombreuses commissions consultatives. Sa fille épouse le sculpteur James Pradier.

Commissaire général de l'Hôtel des Monnaies, membre de l'Académie des Sciences (1823), beau-père du sculpteur James Pradier qui épouse sa fille Louise le 27 août 1833 (le couple se sépara en 1845 ; belle et infidèle, Louise servit de modèle à Flaubert pour Madame Bovary). D'Arcet est à l'origine de nombreuses inventions (comme la pastille Vichy !) mais il est surtout connu pour avoir trouvé le moyen d'aérer les ateliers des doreurs soumis aux mortelles vapeurs de mercure. En 1811 d'Arcet spolie le fondeur Jean-Baptiste Launay de l'invention d'un creuset en fonte de fer cimentée, pratique relativement courante pour l'époque, et particulièrement pour le personnage. Expert fréquemment consulté sur toutes les questions d'alliages y compris pour les œuvres d'art, il préside en particulier la commission qui statue sur la raison des échecs de la fonte de la Colonne Vendôme et qui reconnaît l'innocence du fondeur quant à une malversation intentionnelle.

D'Arcet est aussi l'inventeur de la gélatine alimentaire. Il reprend une étude entamée par son père, lequel s'appuyait déjà sur de nombreux travaux remontant à Denis Papin, l'objectif étant de trouver un ersatz de soupe grasse pour les pauvres. Il commence à publier et enregistrer des brevets sur le sujet à partir de 1814. Avec l'aide de Chaptal et la participation de Puymaurin, il met au point des « tablettes » de gélatine tirée d'os de bœuf, à faire fondre dans la soupe, ancêtres de nos « Bouillon Kub » : il publie en 1829 un Mémoire sur les os provenant de la viande de boucherie, dans lequel on traite de la conservation de ces os, de l'extraction de leur gélatine par le moyen de la vapeur, et des usages alimentaires de la dissolution gélatineuse qu'on en obtient tandis que Puymaurin détaille son expérience de soupes grasses auprès des ouvriers de la Monnaie dans un « Mémoire sur les substances alimentaires extraites des os » (Bulletin de la Société d'encouragement à l'Industrie nationale, Paris, imprimerie de Mme Huzard, 1829, pp. 93 à 127). Dans cet ouvrage, une phrase de conclusion attire notre attention : « La gélatine peut avoir de nombreuses applications dans les arts : elle peut remplacer la corne de cerf, la colle de poisson etc. » (p. 126)

Les liens familiaux de D'Arcet avec son gendre le sculpteur James Pradier et avec le milieu de l'art en général pour lequel il fait office d'expert en alliages, son excellence connaissance des questions de fonderie à travers sa fonction à l'Hôtel des Monnaies, sa proximité de vieille date avec les Orléans, nous font voir en lui un initiateur probable du moulage statuaire à la gélatine que nous pensons expérimenté par Barye pendant la fonte du Surtout du Duc d'Orléans.

Arcet, Louise d' (1814-1885)

Voir Louise Pradier.

Armengaud frères

Charles (1838-1893) et Jacques (1810-1891) Armengaud, ingénieurs des Arts et métiers spécialisés dans l'étude et l'exécution de dessins de machines, ils fondent la revue *Le Génie industriel* en 1851.

Artois comte d'

Voir Charles X.

Athénée des arts (Lycée des arts)

Société savante créée en 1792, encourageant les innovations dans les « arts utiles » par des hommages publics, et assurant dans un esprit de progrès la publication de ces inventions. Le Lycée des arts, établissement d'inspiration révolutionnaire créé en août 1792 à l'initiative du colonel de génie Charles Desaudrais, proposait des conférences organisées dans les jardins du Palais Royal (alors « Jardin Egalité », du surnom donné au Duc d'Orléans réputé favorable aux idées nouvelles, qui en était propriétaire). Les cours s'ouvrirent rapidement à quatre cents auditeurs à titre gratuit désignés par les sections parisiennes dans les milieux populaires. Lavoisier, D'Arcet, Daubenton, Vic-d'Azir, Parmentier, Fourcroy et bien d'autres illustres savants de l'époque apportèrent leur concours. L'établissement prit le nom d'« Athénée des arts » lorsqu'en 1803 le mot « lycée » fut réservé aux écoles centrales. Son ambition était de répandre l'émulation, de considérer les sciences dans leur apport avec l'industrie et d'encourager le talent par des hommages publics dans le domaine des « arts utiles », distribuant des récompenses diverses : couronnes, médailles et mentions. Une publication diffusait les avancées distinguées, comme ce fut le cas pour l'invention de la fonte d'art monumentale au sable par Gonon en 1803. Cette société savante milita pour un enseignement technique associé à l'instruction primaire, contribua à la réorganisation de l'enseignement des sciences, et à l'application de ses ressources aux besoins de l'Etat.

Atelier Carpeaux (1872-1908)

Fabrique de bronzes d'art créée par le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux en 1872 pour diffuser ses œuvres. Les fontes (au sable) sont sous-traitées à Matifat, Husset, Boyer.

Le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) ouvre un atelier pour la fabrication de ses modèles à partir de 1872, et y appose la marque « Atelier Carpeaux ». Il espère ainsi faire fortune grâce à une diffusion massive ce en quoi il échoue, principalement à cause de déboires familiaux. Il sous-traite ses fontes, toujours au sable, aux fondeurs Boyer (issu d'une foisonnante dynastie de travailleurs du métal), Matifat (maison fondée par un tourneur en cuivre qui devint un des pionniers de la fonte d'art au sable), ou Husset jeune (fondeur quasi inconnu par ailleurs), mais il fait ciseler et patiner les épreuves dans son atelier où les ouvriers travaillent avec le modèle obligatoirement sous les yeux. Les bronzes ainsi produits du vivant de l'artiste sont reconnus, aujourd'hui encore, d'une

grande qualité. Sa veuve poursuit la production jusqu'en 1908, mais avec une exigence de qualité amoindrie. L'Atelier Carpeaux produit également des terres cuites.

Bachelier, Jean-Jacques (1724-1805)

Peintre de fleurs, directeur de la manufacture de Vincennes puis de Sèvres, il met au point le biscuit. Il fonde de ses propres deniers en 1766 une école gratuite de dessin destinée aux artisans, ancêtre l'actuelle Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs.

Barbedienne, Ferdinand (1810-1892)

Fondeur-fabricant de bronzes d'art (fontes au sable) actif à partir de 1838.

Ferdinand Barbedienne, garçon de ferme normand, trouve à s'embaucher comme commis papetier à Paris puis parvient à s'établir à son compte dans cette branche. Pour agrémenter la présentation des lais de papiers peints, il se fournit en statuettes de bronze dont il fait peu à peu également commerce, avant de se consacrer principalement à cette activité. Cette reconversion s'appuie sur une association avec Achille Colas, inventeur d'une machine à réduire efficace. Il peut ainsi prétendre rendre l'art accessible au plus grand nombre, en proposant la reproduction d'œuvres anciennes comme contemporaines réduites aux dimensions d'un foyer modeste, et laissant à chacun la possibilité de créer chez soi un musée personnel idéal. L'entreprise prend rapidement une ampleur remarquable, aussi bien par la quantité de sa production que par sa qualité, garantie par une fabrication entièrement réalisée dans ses vastes ateliers. Dans les années 1870, plus de 1200 pièces sont produites chaque année. En 1889, le catalogue compte 450 sujets déclinés en plusieurs dimensions, par 45 sculpteurs différents dont une bonne moitié de contemporains à succès. Cette production inonde et caractérise le marché au point d'avoir fait du patronyme du fondeur un nom commun désignant couramment un petit bronze décoratif. Barbedienne invente également très tôt, à peu près en même temps que Susse, le contrat d'édition qui prive l'artiste de ses droits sur son œuvre en échange d'un partage des profits tirés de sa diffusion.

Barbedienne, figure phare de sa profession, est l'un des inventeurs du paternalisme patronal, tandis que de ses ateliers partiront des mouvements de grève très durs, fondateurs du syndicalisme ouvrier y compris dans sa dimension internationale. La maison, qui emploie alors six cents ouvriers, est reprise à partir de 1892 par le neveu de Gustave Leblanc (1849-1945) qui perpétua la marque d'origine mais produisit également sous la marque « Leblanc-Barbedienne » (en particulier toutes les cires perdues qui ne sont que tardivement proposées, à partir de 1921). La maison Barbedienne, passée entre les mains de Jules, fils de Gustave Leblanc, ferme définitivement ses portes en 1954, victime du désintérêt pour le bronze d'art auquel elle avait donné ses lettres de noblesse.

Barberet, Joseph (1837-1920)

Ouvrier boulanger qui devient rédacteur de journaux républicains, syndicaliste modéré proche de Gambetta, puis directeur du Bureau des sociétés professionnelles au ministère de l'Intérieur, il participe à l'élaboration d'une législation syndicale, il est l'auteur de monographies professionnelles publiées en sept volumes de 1886 à 1890.

Barre, Auguste (1811-1896)

Sculpteur, élève de son père médailleur, de Cortot et de David d'Angers.

Très en vogue sous le Second Empire, Cortot travaille aussi bien pour la famille impériale que pour l'industrie à laquelle il fournit des modèles appréciés de « statuettes-portraits » représentant des personnalités influentes ou des célébrités du monde du spectacle. Il donne à fondre au sable (pour l'édition), comme à cire perdue (pour certaines commandes de prestige).

Barré, Aristide (1840-1922)

Ciseleur et sculpteur sur bois blanquiste, communard (chef du personnel de la Préfecture de Paris en 71). Exilé en Angleterre, il y enseigne à l'« Ecole pour enfants de proscrits » fondée par le général La Cécilia. A son retour en France, il connaît un succès professionnel qui lui vaudra la Légion d'honneur en 1878.

Bartlett

Voir Wayland Bartlett.

Barye, Antoine-Louis (1795-1875)

Sculpteur essentiellement animalier. En 1834, il ouvre sa propre maison d'édition et tente, avec un succès inégal, de garder la main sur son atelier de fonderie (au sable). Il sous-traite ses fontes à cire perdue aux Gonon.

Le *Lion* de la colonne de Juillet, une œuvre du sculpteur Ottin

Le couple formé par le sculpteur Barye et le fondeur à cire perdue Honoré Gonon (puis avec son fils Eugène), est porteur de toute une sensibilité romantique qui l'a durablement érigé en duo emblématique : le sculpteur, soucieux au plus haut point de la fidélité à son expression plastique, avait trouvé dans le procédé de fonte à cire perdue le moyen d'exercer, jusqu'à l'extrême limite, son souci du contrôle scrupuleux, y compris en imprimant dans la matière ultime les dernières interventions où s'exprimait toute sa fougue créatrice. Mais peut-être, comme toute très belle illustration d'une opinion à soutenir, cette version mérite-t-elle aujourd'hui un examen plus critique ? S'est-on interrogé sur les étranges lacunes dans le bronze de la fonte monumentale du Lion au serpent ?...Peut-on re-examiner la pratique de Barye, sa pointilleuse vigilance pour contrôler, ciseler par lui-même toute sa production, restituant ainsi à chaque bronze pourtant produit dans des quantités et avec une volonté industrielles l'unicité rassurante d'un soin particulier, porté par la main de l'artiste en personne à l'objet multiplié ?

Des mémoires inédits retranscrits par la fille du sculpteur Ottin nous donnent un aperçu de l'artiste et de sa pratique. Uniquement destiné à une mémoire familiale, le texte d'Ottin ne peut être suspect de manipulations pour une gloire publique. Ottin raconte que Barye, ayant reçu la commande du relief du grand Lion destiné à orner le piédestal de la colonne de Juillet place de la Bastille (sous le piédestal duquel seront inhumés les morts de Juillet), fournit dans le style qui a fait sa renommée le modèle d'un animal que la commission juge « trop tourmenté. » S'estimant incapable de travailler dans un autre

esprit, Barye demande alors à Ottin de dresser un nouveau modèle de l'animal. Ottin nous restitue alors ce dialogue :

« - Je croyais savoir faire un lion, mais il paraît que je me trompais. Ces messieurs ne veulent pas de ce que je viens de leur soumettre. Il leur faut un lion calme. Et bien c'est vous Ottin qui allez le faire.

- Mais, lui répondis-je aussitôt, je n'ai jamais fait de lion. (effectivement je modelais seulement les petits bonshommes, les cavaliers, dans le Surtout que lui avait commandé le Duc d'Orléans à cette époque).

- Eh bien vous apprendrez. Je vous fournirai les documents; tout ce dont vous aurez besoin. Car je ne veux plus m'occuper de cette affaire.

- Vous me donnerez bien quelques conseils ?

- Quand vous aurez fini seulement. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Cela m'a déjà trop retardé !

Avec quelques moulages pris sur la bête et un squelette de lion je me mis à la besogne et fis de mon mieux un lion calme et classique dans l'atelier à côté. Lorsqu'il fut terminé, quelques jours après, je priai Barye de venir voir mon œuvre.

- Eh bien, voilà qui est parfait, dit-il. C'est bien là ce que demandaient ces messieurs.

- Mais, Monsieur Barye, vous allez bien y donner un coup de pouce ?

- Jamais de la vie ! Je m'en ferai scrupule. C'est froid, mais c'est juste; partant bien.

Et comme Barye l'avait dit, il fit procéder au moulage sans y avoir fait une seule retouche. »

Ottin ne peut être suspecté de vantardise car il ne met pas particulièrement en valeur sa collaboration avec Barye dans ses écrits, alors qu'il semble déjà fort âgé lorsqu'il écrit ses Mémoires et ne peut ignorer la réputation atteinte par le sculpteur auquel il semble vouer plutôt une admiration quasi filiale. Sa participation figure dans la comptabilité du Surtout du Duc d'Orléans, en particulier pour une « assistance » dont on découvre ici la nature.

Voir l'annexe internet : « *Le Surtout du duc d'Orléans* : une nouvelle interprétation ».

Baudelaire, Charles (1821-1867)

Poète, journaliste et critique d'art - engagé aux cotés des républicains lors de la révolution de 1848.

Belanger, François-Joseph (1744-1818)

Architecte dévoué à la monarchie, on lui attribue la paternité de la première charpente métallique, pour la nouvelle Halle au Blé de Paris construite en 1811 (ancienne Bourse du commerce aujourd'hui Chambre du Commerce et de l'Industrie), dont il spolia peut-être l'idée originale au fondeur Launay.

Benedite, Léonce (1856-1925)

Historien de l'art, directeur du musée du Luxembourg à partir de 1892. Il œuvre activement pour la donation Rodin à l'Etat et devient premier conservateur du musée Rodin à partir de 1917.

Benoist, Luc (1893-1980)

Conservateur, historien de l'art, il publie plusieurs ouvrages consacrés à la sculpture et à son histoire.

Bergerat, Emile (1845-1923)

Poète, auteur dramatique, journaliste, gendre de Théophile Gautier.

Bernard, Jean (1908-1994)

Fils du sculpteur Joseph Bernard, sculpteur tailleur de pierre, compagnon du devoir, il est à l'origine avec la baronne de Coubertin de la fondation de Coubertin à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, oeuvrant pour la rénovation du compagnonnage. En 1963, il y crée une fonderie à cire perdue, toujours en activité aujourd'hui.

Bernardelli, Rodolfo (1852-1931)

Sculpteur mexicain, ses parents étaient précepteurs des enfants impériaux du Brésil. Il séjourne en Italie de 1877 à 1884.

Berry duchesse de (1798-1870)

Caroline de Bourbon-Sicile, belle-fille de Charles X, mère du prétendant légitimiste au trône de France Henri V. Elle tente de soulever la Vendée contre Louis-Philippe en 1832.

Bertault, Amédée (1800-1900)

Membre d'une famille de mouleurs en plâtre très recherchés par les artistes à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Amédée, qui travailla pour de grands sculpteurs comme Dalou ou François Pompon, était également un agrandisseur-réducteur réputé.

Bingen et Costenoble

Voir Bingen Jean-Auguste et Jean-Augustin.

Bingen, Charles Eugène (1887-1968)

Fils d'Augustin Bingen, neveu de Pierre Bingen.

Bingen, Jean (1849-1887)

Frère cadet de Pierre Bingen, né et décédé à Paris. Il est déclaré « fondeur » à l'état-civil.

Bingen, Jean-Augustin (1855- après 1913) (Bingen et Costenoble)

Frère cadet de Pierre Bingen, mouleur en plâtre et cire perdue depuis 1883 au moins, il s'associe au mouleur en sable François Costenoble en 1903 pour créer une fonderie en sable et cire perdue où Maillol serait aller apprendre à ciseler en 1905.

Le travail (inédit) du généalogiste Thierry Bingen a permis d'établir récemment des précisions généalogiques en trouvant trace d'un Jean-Auguste Bingen, qui se déclare « employé aux chemins de fer de l'est » (aucune descendance connue) et d'un Jean-Augustin (qui se dit également « employé », mais aussi « mouleur en plâtre et cire perdue » dans son acte de mariage), tous deux nés le 13 mai 1855 à Paris. S'agit-il de jumeaux ou plutôt d'un même homme dont l'orthographe du prénom a pu varier selon les sources ? Pierre Bingen est témoin du mariage d'Augustin en 1883, avec la fille d'un « directeur d'usine ». Augustin fut-il formé et employé par Pierre ? Il ouvre en tout cas sa propre entreprise de fonderie d'art au moment où les activités de Pierre périclitent complètement. Nous notons aussi (avec une certaine ironie) que certains travers (dus à la dureté du métier ou à des caractéristiques familiales ?) rapprochent les deux frères, puisque Maillol se fâcha avec son fondeur pour une question de malhonnêteté financière (anecdote rapportée par Judith Cladel, Aristide Maillol, Bernard Grasset, 1937, p. 78). Augustin se retire à la fin de la durée du contrat qui le liait à Costenoble, en 1913. Il est alors âgé de 58 ans, et quitte une entreprise certes artisanale, mais relativement prospère qui a fondu, entre autres, pour Paul Dubois, et beaucoup pour Matisse.

Pierre Bingen avait également une sœur Madeleine (née à Kanfen en 1847) qui épouse un dénommé Ginoux, employé lui aussi aux chemins de fer de l'Est. Or c'est avec un fondeur de caractères nommé Ginoux que Pierre Bingen partage un minuscule local de fonderie au début des années 1870. Nous trouvons là un milieu d'artisans ayant des racines mosellanes, d'abord rattaché au milieu du siècle à une entreprise des chemins de fer en plein essor et liée à la métallurgie, puis qui pour s'établir par la suite se tourne vers la production du bronze d'art.

Bingen, Pierre (1842-1908)

Ouvrier fondeur, il se spécialise dans la fonte à cire perdue au cours des années 1870.

Pierre Bingen, fondeur en terre ?

Lorsque Pierre Bingen se fait embaucher aux Etats-Unis par la fonderie Gorham, en 1906, il est accusé de profiter des installations mises à sa disposition pour mener secrètement ses propres expérimentations. Il est bien possible qu'il ait alors cherché à retrouver le procédé de fonte en terre, utilisé par les fondeurs français des siècles précédents, auquel il aurait pu s'intéresser avant son départ, poussé par la misère dans laquelle il tombait, et qui l'empêchait probablement de se fournir en cire. En effet, juste après son départ précipité, la fonderie Gorham se dit capable de procéder comme Bingen mais, au lieu d'un atelier de fonte à cire perdue, elle ouvre un atelier consacré à un procédé qu'elle nomme « Plaster Mold Process », qu'elle sera la seule fonderie américaine à appliquer (excepté une autre petite fonderie créée par un ex-employé) et qui se révélera prospère y compris dans des applications pour l'industrie civile et militaire. Or il s'agit bien d'une application de la fonte en terre, puisque la chemise servant de fantôme pour conserver le vide destiné au métal est montée en terre. La différence avec le procédé d'Ancien régime tient au fait que chez Gorham le moule de potée est en plâtre, mais on peut imaginer sans peine que Bingen avait lui aussi eu l'idée d'utiliser ce matériau devenu très bon marché à son époque. Bingen quitte en effet Gorham en 1907, et dès 1908 Gorham applique son nouveau procédé à la production de petites statuettes (pour le procédé Gorham, voir 2006-Conner, pp. 58 à 60).

Voir aussi en annexe internet : « Jeanne d'Arc et les étranges rapports de Bingen et Gruet » et en développement de la notice Carriès : « Carriès et Bingen, le couple parfait ».

Bisceglia, Mario (1879-1961)

Fondeur à cire perdue turinois, il s'installe en banlieue parisienne en 1912.

Blot, Eugène (1857-1938)

Eugène Blot prend seul en 1894 la direction de la maison familiale, qui était active depuis 1855 en association avec Drouard, principalement dans le domaine du zinc d'art. Lui-même grand amateur d'art, et de peinture contemporaine en particulier, il change l'orientation de l'entreprise en privilégiant la qualité artistique et propose un catalogue d'art moderne destiné à une clientèle de collectionneurs plutôt qu'une production industrielle de bas de gamme. Il tente en particulier (sans réelle réussite économique) de limiter et numéroter ses séries. Ses goûts et ses choix ne l'empêchent pas d'utiliser exclusivement la fonte au sable, et de sous-traiter sa production à un fondeur resté anonyme, peut-être Nainer. Il reste célèbre pour avoir pris sous contrat Camille Claudel. Il cesse son activité en 1937.

Boffrand, Germain (1667-1754)

Architecte, il publie en 1743 la description des travaux de fonte du Louis XIV de Girardon coulé d'un jet par Balthazar Keller. Boffrand est réputé avoir participé, avec le sculpteur Lemoyne, à la formation à la fonte monumentale des fondeurs Varin et Gor.

Boizot, Louis (1743-1809)

Sculpteur, élève de Michel-Ange Slodtz, académicien, il est avec Cortot l'un des rares sculpteurs marquants des premières années du XIX^e siècle.

Bonheur, Isidore (1827-1901)

Sculpteur animalier, dont l'œuvre fut coulé au sable et commercialisé par son beau-père, le fondeur Hyppolite Peyrol.

Bosio, François-Joseph (1768-1845)

Sculpteur, élève de Pajou, académicien, il apparaît comme le sculpteur officiel de la première Restauration, puis sombre, de son vivant, dans l'oubli.

Né à Monaco, alors sous protectorat de la Sardaigne, Bosio se rattache à l'école italienne classicisante de Canova. Il est d'abord peintre miniaturiste, puis se tourne vers la sculpture après une brève carrière militaire et connaît un succès rapide. Il est désigné maître d'œuvre des bas-reliefs de la colonne Vendôme (fondus en majeure partie par Launay). Bosio reste célèbre pour son Henri IV enfant en argent (fonte confiée à l'orfèvre Odiot en 1824, ciselure de Soyer en 1825), dont la réduction deviendra un standard de l'édition du bronze d'art. Il est également l'auteur de la restitution monumentale d'un Louis XIV équestre, place des Victoires à Paris (fonte au sable de Carbonneaux, 1821/1822). Charles X le fait baron en 1825. Barye fut l'un de ses élèves. Eclipsé par la vogue du romantisme, Bosio finit sa vie dans le délaissement.

Bouchardon, Edme (1698-1762)

Sculpteur, élève de G. Coustou, académicien. En 1749, il reçoit la commande d'une statue équestre de Louis XV, qui sera achevée par son élève Pigalle avant l'inauguration en 1763 (sur l'actuelle place de la Concorde), travaux de fonte commencés par Varin, fonte de Gor, monument détruit par les révolutionnaires en 1792.

Boyer (?- ?)

Fondeur-éditeur au sable employé par Barye (ou au moins par Emile Martin, éditeur de Barye de 1845 à 1857).

Bréban

Restaurant parisien fréquenté de 1860 à 1892 par une coterie mondaine (turfistes, gens de lettres...)

Brezin, Michel (1758- 1828)

Fondeur de canons. Il fournit les chefs-modèle en bronze des canons révolutionnaires. Il acquiert une immense fortune et crée par testament un hospice pour les ouvriers du bronze.

Fils d'un serrurier mécanicien, Michel Brezin exerce d'abord ce métier à Bordeaux avant de créer à Paris (au moment de la Révolution) une fonderie de canons sur le quai des Augustins (il produit les chefs-modèles des canons révolutionnaires), complétée d'une forerie flottante sur la Seine. Ouvert à l'innovation, il est l'un des premiers à utiliser des chefs-modèles d'abord en bois, puis en bronze. Monge organise une partie de ses cours révolutionnaires de 1793 sur la fabrication des canons dans ses ateliers. Il devient l'un des industriels les plus importants de son temps et lègue une fortune de cinq millions de francs à l'administration des hospices, à charge de créer dans sa propriété de Garches une maison de retraite baptisée « Hospice de la Reconnaissance » destinée à ses propres employés, en remerciement de l'avoir « aidé », selon ses propres termes, à acquérir son immense fortune. Par la suite la Réunion des Fabricants de bronzes obtint que cet établissement, qui offrait deux cent quarante lits, soit ouvert à tous les ouvriers « du marteau » (employés de forges et de fonderie) puis qu'il accepte de recevoir, à partir de 1838, des ciseleurs, monteurs et tourneurs de l'industrie du bronze. Le père du fondeur Louis Richard, lui-même fondeur, finit sa vie dans cet hospice. Crozatier fit son apprentissage de fondeur chez Brezin.

Bridan, Pierre-Charles (1766-1836)

Sculpteur, élève de son père, Prix de Rome, auteur du modèle de l'Eléphant destiné à la fontaine de la place de la Bastille.

Bugatti, Carlo (1856-1940)

Décorateur italien très réputé, père de Rembrandt (le sculpteur) et d'Ettore (le constructeur automobile).

Bugatti, Rembrandt (1884-1916)

Sculpteur animalier découvert et pris sous contrat d'exclusivité dès 1903 par le fondateur à cire perdue Hébrard, il se suicide à trente deux ans.

Burty, Philippe (1830-1890)

Critique d'art.

Philippe Burty naît dans une famille de petite noblesse huguenote impliquée dans le commerce de la soie depuis le XVIII^e siècle. Son père, propriétaire d'un élégant magasin de mode parisien, « Chez Burty », fournit la cour impériale en soies, châles et cachemires d'Orient. Les études de droit du jeune homme sont interrompues par la révolution de 1848 dans laquelle il s'engage activement aux côtés des républicains. Peintre avorté faute de talent, il s'intègre dans la bohème parisienne qui convient à son tempérament d'homme passionné et d'esprit libre, en devenant un critique artistique et littéraire reconnu qui publie d'abord dans la Gazette des Beaux-arts, puis pour divers journaux dont La République française de Gambetta. Ami et fervent admirateur de Delacroix dont il sera l'exécuteur testamentaire, il publie la correspondance du peintre ainsi que le catalogue de ses œuvres, dessins et aquarelles. Burty prétend éclairer le public sur le sens du « Beau » qu'il déniche dans des pans oubliés ou encore inconnus de l'art : le « japonisme » dont il invente le nom (dès 1863, il collectionne les estampes d'Hokusai), la céramique de la Renaissance (il publie un ouvrage marquant sur Bernard Palissy), les arts décoratifs (il publie une biographie de l'orfèvre Froment-Meurice qu'il associe aux grands romantiques). Il est aussi adepte de la première heure des peintres impressionnistes. Il fonde la société des aquafortistes avec Bracquemond. C'est un collectionneur acharné qui vit « sans un sou comme un milliardaire ». Burty se retrouve aux côtés des insurgés de 1871 et assiste alors Courbet dans ses responsabilités. En 1881, il est nommé inspecteur des Beaux-arts, consécration officielle de sa carrière. Il meurt brusquement d'une crise de diabète en 1890. La fille de Philippe Burty épouse le porcelainier Charles Haviland, son petit-fils s'unit à Suzanne, fille du verrier René Lalique.

Edmond de Goncourt dresse à de nombreuses reprises dans son Journal un portrait sans concession de son « ami » Burty, présenté comme un arriviste peu scrupuleux : « Pauvre garçon, comme il a dû souffrir, toute son existence, de n'y être pas entré plus tôt, dans cette grande vie, et comme son républicanisme est fait des années passées, est un enragement jaloux, dans la société "non cossue" » (Journal, Tome II, p. 796, 24 septembre 1878) ou, à propos de ses relations avec Gambetta : « Burty semble la bonne de l'homme politique; et quand je m'en vais, je ne puis m'empêcher de lui dire : "Vous ne venez pas avec moi ... Hein, vous allez le mener pisser et coucher ?" » (Journal, tome II, p. 725, 19 janvier 1877).

Busato, Mario (1902-1974)

Sculpteur et fondateur à cire perdue italien, il s'installe à Paris en 1926.

Busquet, Alfred (1820-1883)

Littérateur, poète, proche de Nerval et Flaubert, il publie dans l'Artiste en 1856, en plusieurs livraisons, un long article très documenté sur les bronzes d'art de l'époque.

C | D

Caffieri

Famille de sculpteurs sur bois italiens installée en France dès le début du XVII^e siècle. Les Caffieri furent sous l'Ancien régime à la tête d'un vaste atelier royal d'ébénisterie, de fonderie et de sculpture ornementale. Jean-Jacques (1735-1792, élève de Lemoyne) reste célèbre comme sculpteur.

Cain, Auguste (1821-1894)

Sculpteur animalier, fabricant de sa propre production aux côtés puis comme successeur de son beau-père Jules Mène. Leurs fontes (au sable) sont sous-traitées par un (ou des) fondeur(s) à ce jour inconnus.

Calla, Christophe, François (1802-1884)

Fondeur mécanicien (fonte de fer) d'un immense talent inventif, brièvement fondeur de bronze d'art monumental (fonte au sable).

Camélinat, Zéphyrin (1840-1932)

Monteur en bronze, fondateur de la première Internationale. Directeur de la Monnaie sous la Commune, ensuite trésorier de la SFIO puis membre du Parti Communiste français.

Campeigne (?- ?)

Ciseleur employé à la réparation du Louis XIV de Lemot pour Lyon.

Canlers, Charles Stanislas (1764-1812)

Sculpteur et ciseleur, il travaille à la colonne Vendôme sous la direction de Launay, et produit des bronzes en collaboration avec Honoré Gonon à partir de 1807 au plus tard. Charles Stanislas Canlers (son nom est parfois déformé en « Caulers »), né à Tournai, est sculpteur de formation. Elève de Dejoux, il reçoit le troisième Grand prix de Rome en 1808. Napoléon le nomme président d'une Commission chargée de faire un relevé de monuments romains. Comme beaucoup d'élèves des Beaux-arts, il se tourne vers la ciselure probablement pour avoir des moyens de subsistance et s'y fait une belle réputation. Il travaille aux grands aigles de la colonne Vendôme, aux portes de bronze du Louvre. Il est semble-t-il le tout premier ciseleur du XIX^e siècle à s'associer (officieusement) à un fondeur, Honoré Gonon, pour produire en fonte au sable des bronzes dont certains sont commandés par Vivant Denon en épreuves multiples, destinées à des cadeaux impériaux. Il semble avoir été le leader de cette coopération puisque c'est lui qui reçoit officiellement la charge en 1808 de produire les épreuves du Napoléon assis de Moutony. Les deux hommes fournissent également au moins deux exemplaires du Buste de l'Empereur de Chaudet commandés l'année précédente (bronzes que, ironie de l'Histoire, le fondeur Rémond est chargé d'expertiser). Canlers se dit

parfois « fondeur-ciseleur », comme dans le contrat qui lui confie la restauration et l'adaptation du Quadrigue de la porte de Brandebourg à l'arc de triomphe du Carrousel du Louvre, mais il soustrait probablement toutes ses fontes à Honoré Gonon chez qui nous voyons d'ailleurs le probable fondeur des statues de Lemot qui prirent place sur ce Quadrigue. Launay dit de Canlers qu'il est un « être imaginaire comme fondeur ; c'était un ciseleur que M. Denon protégeait. (...) c'était un artiste et non un vandale [cf l'accusation portée par Tardieu d'avoir contribué à ôter la figure de l'Empereur de la Colonne Vendôme à la Restauration] un homme qui n'a jamais tenu qu'un ciselet » (1825-Launay, pp. 5 et 6). Nous retrouvons dans ce tandem Canlers-Gonon la hiérarchie que nous avons signalée entre ciseleurs et fondeurs ainsi qu'un type d'association de compétences qui fera florès, de façon contractualisée, dans la première partie du XIX^e siècle. Canlers meurt assassiné en 1812.

Carbonneaux, Auguste-Jean-Marie (1769-1843)

Fondeur au sable, l'un des grands initiateurs du procédé pour la statuaire monumentale, actif à son compte partir de 1814 au plus tard.

Contemporain de Jean-Baptiste Launay à un an près, Carbonneaux appartient à la première génération des grands fondeurs d'art au sable. Il ne semble pas avoir surgi du mouvement révolutionnaire car, comme Louis Richard, il est directement issu d'une famille de travailleurs du métal : des doreurs qui tenaient boutique sous l'Ancien Régime rue de Bretagne, en plein cœur du quartier des fondeurs. En 1814, première date connue de son activité de fondeur, il a déjà 45 ans et probablement une carrière honorable derrière lui puisqu'il exerce alors des fonctions de conseiller communal. Héritier de la maison familiale, il y fut peut-être actif comme fondeur avant son propre établissement. Outre cette maison, il possède dès cette époque un atelier de fonderie situé à deux pas, rue du Plâtre-Sainte-Avoye, ainsi qu'une vaste et belle propriété baptisée la Folie-Genlis, dans la campagne encore toute proche, rue des Amandiers-Popincourt (actuelle rue du Chemin-vert) où il installe également des ateliers. Il serait instructif d'en apprendre davantage sur ses origines et son activité sous l'Ancien Régime, puisqu'il semble démarrer avec un patrimoine conséquent, mais sa biographie demeure trop obscure pour le moment. Il obtient dès 1819, à la demande insistante du sculpteur Bosio qui en a reçu la commande, le prestigieux marché de la fonte du Louis XIV de la place des Victoires. Il a donc rapidement acquis une bonne réputation parmi les sculpteurs, et non des moindres puisque Bosio est une sommité académique. Il laisse par la suite sa marque sur de nombreux monuments dans toute l'Europe, mais commercialise également des petites pièces de série, dont les modèles sont en partie puisés dans le répertoire antique. Le décès de son épouse l'oblige en 1833, pour des raisons qui nous sont encore inconnues, à se séparer de sa propriété de la rue des Amandiers-Popincourt ainsi que d'une partie au moins de son fonds qui fait l'objet d'une vente publique. Il est possible que cette vente corresponde à la fin de son activité, en tout cas à une baisse importante. Il éprouve à cette époque des difficultés à se faire payer la fonte du Louis XIV de la place du Peyrou à Montpellier (modèle de Debay, fonte entre 1825 et 1830). Les archives qui subsistent du bras de fer qu'il engage avec les autorités à ce sujet révèlent un homme cultivé, capable de résister aux pressions avec intelligence et tempérament. Ses locaux des Amandiers-Popincourt sont immédiatement loués par le nouveau propriétaire au fondeur Eugène Quesnel qui vient de se séparer de Louis Richard.

Carpeaux, Jean-Baptiste (1827-1875)

Sculpteur. Elève de Rude, il remporte un grand succès sous le Second Empire aussi bien auprès de la Cour que d'un large public auquel il destine une production en série ciselée, montée et patinée dans ses propres ateliers mais dont il sous-traite la fonte (au sable) (voir Atelier Carpeaux).

Carrier-Belleuse, Albert-Ernest (1824-1887)

Ciseleur de profession, il entre aux Beaux-Arts (atelier de David d'Angers) pour se perfectionner dans son métier et, afin de vivre pendant ses études, fournit à l'industrie de petits modèles qui le font remarquer. Il devient un sculpteur décorateur très prolifique et réputé. Il dirige la manufacture de Sèvres de 1875 à sa mort. Il emploie Rodin entre 1865 et 1872.

Carriès, Jean-Joseph (1855-1894)

Sculpteur autodidacte, qui se fait connaître grâce au réseau d'Aline Ménard-Dorian. Il ne fait fondre qu'à cire perdue, par Pierre Bingen.

Fils d'artisan, orphelin recueilli très jeune par une institution catholique lyonnaise, Carriès entre en apprentissage chez Vermare, fabricant d'objets de piété en plâtre. A dix-huit ans, persuadé de son talent, il monte à Paris avec l'intention d'embrasser une carrière d'artiste. Il rencontre d'abord le peintre-chimiste Jean Limet, puis le fondeur à cire perdue Pierre Bingen qui sera son fondeur exclusif. Grâce à l'appui d'un influent réseau initié par la bourgeoisie bienfaitrice lyonnaise puis relayé avec efficacité par celui de Mme Ménard-Dorian, il acquiert une certaine notoriété dès 1882. Le 18 octobre 1883, il rencontre Pierre Bingen pour la première fois et les deux hommes, tout aussi miséreux et passionnés, s'entendent aussitôt pour réaliser des œuvres dont ils attendent la célébrité. Celle-ci arrive effectivement à partir de 1888. Carriès délaisse alors la sculpture et se tourne vers la fabrication de grès émaillés où il rencontre également un succès immédiat. Il meurt prématurément avant d'avoir achevé une monumentale Porte de Parsiphal, commande privée qui épuise ses dernières forces. Carriès nous semble à travers ses excès un archétype de l'évolution du statut du sculpteur tel que nous l'avons envisagé : bohème romantiquement misérable se faisant gloire d'être absolument indépendant des règles de la carrière académique, mais autodidacte dépendant en revanche totalement des acteurs influents d'un marché naissant qu'il séduit en laissant s'exprimer avant tout une personnalité exacerbée. Il porte sa carrière à une forme d'apogée en assumant un retour spectaculaire à l'artisanat. Rejet des formes traditionnelles et communautaires de transmission du savoir, retour à une expérimentation individuelle tâtonnante qui se flatte de retrouver dans cette naïveté « ouvrière » des racines épurées de toute rigidité, soumission inévitable au pouvoir plus diffus des cercles influents et alliés de la presse et de la haute bourgeoisie, caractérisent son engagement.

Carriès et Bingen, le couple parfait

L'exemple de Carriès illustre parfaitement les modifications qui touchent en profondeur la conception du rôle dévolu à l'artiste dans le dernier tiers du XIX^e siècle, et met en valeur l'aspect capital qu'y joue le rapport aux techniques.

Fils de cordonnier, Carriès entre comme apprenti chez le sculpteur Vermare qui produit des objets de piété (le plus souvent en plâtre peint) et fournit des modèles à un éditeur industriel, Durenne. Comme nombre de ses congénères, il aurait pu espérer une carrière confortable de fournisseur de modèles pour l'industrie, car il ne manque évidemment pas de talent inventif, mais il s'y refuse. Alors qu'en ce dernier tiers du XIX^e siècle le sort commun des sculpteurs ne permet d'espérer une gloire éventuelle que dans leur quarantième, voire cinquantième année, après un très long et rude apprentissage (même Rodin en passera par là), le jeune Jean Carriès se considère d'emblée comme un artiste à part entière ayant à exprimer une personnalité unique. Directement propulsé par le marché à travers ses soutiens dans la bourgeoisie provinciale relayés par l'intelligentsia parisienne qui le « crée » littéralement en lui achetant généreusement ses œuvres, il ignore tous les circuits académiques ou un tant soit peu officiels (Ecole, Petite Ecole, Salons...). D'un caractère incompatible avec les fortes contraintes d'une carrière d'« artiste industriel », Carriès se plie même difficilement à la commande. Ce qui séduit ses mécènes de l'époque (comme aujourd'hui encore l'amateur contemporain) tient justement dans cette originalité propulsée comme moteur créatif, basée sur une individualité exacerbée qui fascine : elle présuppose la même richesse (éventuellement insoupçonnée) chez tout un chacun. La dimension psychologique de l'œuvre de Carriès, développée jusqu'à l'outrance, ne sera pas même dédiée à rendre le caractère d'un modèle, retranscrit avec soumission à cet « autre » mais, véritable autoportrait mental, sa sculpture reflète principalement les tourments de l'auteur. Des Désolés à la Porte de Parsiphal, elle le pointe comme le cœur centripète de toute création même lorsqu'il n'en est apparemment pas le sujet objectif.

Carriès symbolise tout aussi parfaitement la confusion entre art et artisanat qui bat son plein à partir des années 1870. Il balaie la hiérarchie des genres en produisant avec la même fougue inventive des bustes ou des chopos. Il peut se glorifier, alors qu'il commençait à connaître le succès comme sculpteur, de se faire « potier » mais derrière l'aspect rustique de cette ambition, il trouve les moyens financiers d'en faire une véritable entreprise. Bien que travaillant très lentement au contraire d'un bon artisan (qui se doit d'être à la fois habile et efficace), il se revendique pourtant comme tel et cherche à puiser dans la recherche fébrile de techniques oubliées un élan artistique fécond. Il adhère, comme nombre de ses contemporains mais avec cet égocentrisme créatif qui le caractérise, au goût pour une esthétique moyenâgeuse dont ont été imbibées ses jeunes années ou à celui, plus récent, pour l'Asie et particulièrement les arts japonais, happés comme vecteurs esthétiques de ses fantasmes intimes dont l'étrangeté signe l'unicité.

Carriès s'inscrit aux côtés de Rodin parmi les créateurs d'une « Porte » magistrale inaboutie. Désireux de produire lui-même les centaines de pièces qui devaient la composer il meurt, comme Rodin, avant d'en laisser une version achevée. Mais ce qui, chez des artistes de la génération précédente (comme Barye recyclant les figures de son Surtout), relevait d'une gestion commerciale pensée avec un bon sens ouvrier devient chez Rodin ou Carriès un grand'œuvre fusionnel avec l'essence intime du créateur. Aboutir, n'aurait-ce point été une forme inenvisageable de suicide ? L'inachèvement semble donc être la partie proprement vitale de ce type d'entreprise.

Tout comme Bingen en qui il trouve une sorte de jumeau, Carriès parvient en tâtonnant de façon aléatoire, et en réalité totalement antinomique avec une véritable pratique artisanale, à des résultats d'une fulgurante beauté. Les deux hommes possèdent également un caractère ombrageux doublé d'une capacité peu commune à convaincre de

leur talent (effectivement hors du commun) des élites qui ne demandent d'ailleurs qu'à y croire. Loin d'être un défaut qu'ils chercheraient à éradiquer, l'aspect aléatoire de leur pratique fait partie intégrante du caractère magique, alchimique, de l'expérience quasi-mystique qui séduit dans cette façon d'aborder la création artistique conçue comme le jaillissement de forces intimes secrètes.

Carriès a d'abord rencontré Jean Limet vers 1878 dans un petit restaurant de Montparnasse fréquenté par la bohème parisienne. Limet est fils d'un patron métallurgiste et a derrière lui de solides études de chimiste. Mais à l'époque, il se passionne surtout pour la peinture. Arsène Alexandre, biographe de Carriès, date précisément la rencontre du jeune artiste avec Bingen du 18 octobre 1883, sans préciser toutefois qui a recommandé l'obscur fondeur au sculpteur. Selon Arsène Alexandre, le bruit s'était répandu dans certains ateliers parisiens que les premiers essais de Bingen à cire perdue avaient réussi (Arsène Alexandre, Jean Carriès, imagier et potier, Paris, ancienne maison Quantin libraires, Imprimeries réunies, 1895, p. 72). Les deux hommes se « reconnaissent » aussitôt dans leur fougue affichée, comme dans leur extrême pauvreté. Leur alliance s'exalte de leurs similitudes. Le premier bronze, Tête de moine, sort de la fonderie en 1884 (Carriès, qui n'a les moyens d'exposer que des plâtres ou rarement des terres cuites, a toutefois pu faire réaliser un Portrait en bronze, en fonte au sable, pour une exposition lyonnaise en 1877. Mais sa qualité lui aurait déplu (A. Alexandre, op.cit., p. 71)). Selon la mode en usage chez les jeunes gens de l'époque de décliner tous les mots en « ...ard » - d'où le surnom qu'y gagnera « Nadard », Bingen, Limet et Carriès se flattent de former une fine équipe de « fouinards ». La patine leur offre un terrain de jeux éminemment divertissant : les recettes les plus anciennes recommandent de faire macérer ou bouillir des mixtures étranges : urine, fientes diverses mêlés à des jus de fruits exotiques... la farce est d'autant plus attrayante qu'elle peut déboucher, miracle, sur d'artistiques surprises (Carriès, Limet et Bingen reviendront toutefois assez rapidement à la pratique courante qui a fait ses preuves, tirant plus banalement leurs recettes des Manuel Roret...).

La belle complicité va cependant se fissurer assez vite devant la réalité : si Carriès est lent, Bingen l'est tout autant (la loi des tâtonnements...). Or le sculpteur finit par s'en agacer quand un commanditaire le presse. Quant à Bingen, il supporte de plus en plus mal les lenteurs de Carriès à... le régler ! « Il faut payer les copains », lui rappelle-t-il (Lettre de Bingen à Carriès, sans date, archives départementales de la Nièvre, Fonds Carriès, 73J/4). Mais aussi rapidement qu'il s'en est emballé, Carriès a renoncé au bronze, non par la faillite de Bingen qu'il affirmait avec emphase peu de temps auparavant redouter plus que tout (« Je crains bien que ce génie ouvrier s'use vite et ne sombre avant l'heure. J'en suis bien chagrin. C'est mon complice. S'il sombre, moi aussi. Plus de beaux bronzes, je me ferai potier » (Lettre de Jean Carriès à Mme Ménard-Dorian, ca 1888 ?, copie anonyme, archives départementales de la Nièvre, Fonds Cornu-Destray, 17J/29), mais parce qu'il s'est de lui-même tourné vers le grès qui lui permet justement d'éviter Bingen. Son ambition de demiurge n'y est plus freinée par les déboires incontrôlables d'une collaboration obligée, comme c'est le cas pour la fonte du bronze qui s'improvise difficilement et fort dangereusement. La poterie de grès permet à Carriès d'être le seul maître de la chaîne de production dans sa totalité (Carriès s'inscrit là encore dans une tendance de l'époque. Des sculpteurs comme Jean-Désiré Ringel d'Illzach (1849-1916), ou Charles-Auguste Le Bourg (1829-1904), également pionniers de la redécouverte de la fonte à cire perdue qui les amènent à tenter de fondre eux-mêmes, se tournent ensuite vers une production expérimentale de céramique, également très ésotérique en ce concerne

Ringel.). L'« ami » Bingen, qui se trouve à ce moment dans les plus grandes difficultés est lâché sans grand état d'âme. La collaboration reprend péniblement au cours de l'année 1893, mais elle est interrompue par la mort prématurée du sculpteur.

Carteaux docteur (?- ?)

Ce médecin semble s'être spécialisé dans les moulages anatomiques en expérimentant divers procédés (moulage anatomiques à la gélatine et en cuirs estampés, exposés aux Produits de l'Industrie en 1844). Il assiste Germain Demay pour les moulages du département de sigillographie des archives nationales dans les années 1850.

Cartellier, Pierre (1757-1831)

Sculpteur, élève de Bridan, académicien, il ne peut tirer sa subsistance que de son métier d'ouvrier orfèvre jusqu'à l'âge de quarante ans. Sa carrière commence véritablement à partir de la révolution de 1789. On lui confie ensuite la restitution de nombreux monuments détruits par la Révolution.

Carvillani, Frédéric (?- ca 1925)

Mouleur italien qui s'installe à Paris comme tel en 1905, puis comme fondeur à cire perdue à partir de 1907.

Cavelier, Jules (1814-1894)

Sculpteur, élève de David d'Angers et de Paul Delaroche, prix de Rome en 1842, son attachement à l'antique marque tout son œuvre.

Cellini, Benvenuto (1500-1571)

Orfèvre, sculpteur et fondeur italien.

Fils d'un maçon-facteur d'instruments de musique qui fut employé brièvement à la fonderie d'artillerie florentine de la Sapienza, Benvenuto Cellini se rend d'abord célèbre en Italie comme orfèvre. C'est à ce titre qu'il est appelé en France à la cour de François Ier en 1540. Il profite alors des commandes qui lui sont passées pour se perfectionner dans l'art de la fonderie à cire perdue (les florentins n'y sont que récemment revenus). Il retourne en Italie en 1545, laissant à Paris ses aides et ses ateliers en activité. Il fonde alors à Florence son célèbre Persée de la Loggia dei Lanzi, épisode tumultueux dont il a laissé un célèbre récit. Il a laissé des mémoires très vivantes et un Traité sur la sculpture comprenant chacun des détails sur ses recherches de fondeur. Ces textes ne sont publiés en France que dans la première moitié du XIX^e siècle.

Chalain, Louis-Denis (1845-ca1885)

Ouvrier bronzier (tourneur), membre fondateur de l'Association Internationale des Travailleurs en 1870 et élu en 1871 au Conseil de la Commune de Paris, réfugié à Londres puis en Autriche et en Suisse où il poursuit son militantisme socialiste.

Champeaux, Alfred de (1833-1903)

Inspecteur des Beaux-arts à la préfecture de la Seine, directeur de la Bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs et cofondateur du musée des Arts décoratifs de Paris, il réunit une abondante documentation pour un vaste Dictionnaire des fondeurs dont il ne publiera que le premier tome.

Charles X (1757-1836)

Comte d'Artois, frère de Louis XVI et Louis XVIII, il succède à ce dernier en 1824. Il est renversé par la révolution de 1830 qui porte Louis-Philippe au pouvoir.

Charnod, Pierre-Marie-François (?- ?)

Ouvrier d'Eck et Durand qui s'installe à son compte comme fondeur d'art au sable dans les années 1840. Son fils poursuit l'entreprise dans la seconde moitié du siècle.

Charton, Edouard (1807-1890)

Journaliste ayant reçu une formation d'avocat, directeur de publication du Magasin pittoresque et homme politique, républicain saint-simonien promoteur de l'éducation et l'instruction populaires, en particulier de l'enseignement artistique.

Chaudet, Antoine-Denis (1763-1810)

Sculpteur, élève de Stouf et Gois père, académicien.

Clarac, Frédéric (comte de), (1777-1847)

Peintre, conservateur, archéologue, il émigre avec sa famille pendant la Révolution, séjourne quelque temps en Italie, participe à l'armée de Condé. Rentré en France en 1801, il s'emploie comme journaliste et se découvre une vocation d'archéologue. Il est nommé conservateur des antiques au Louvre en 1818 en remplacement de Visconti, poste qu'il occupe jusqu'à son décès.

Clémenceau, Georges (1841-1929)

Médecin, écrivain et journaliste, amateur d'art (il consacre un livre à son ami Claude Monet), homme politique radical-socialiste, maire du XVIII^e arrondissement de Paris, sénateur, ministre de l'intérieur (1906), président du Conseil (1906 à 1909 puis 1917 à 1920).

Clementi, Tullio (1890-1927)

Arrivé à Paris en 1906, il travaille dans diverses fonderies d'art avant de s'installer à son compte en 1924 comme fondeur à cire perdue, associé à son compatriote le mouleur Augusto Giannini.

Cochin, Denys (1851-1922)

Homme politique participant à plusieurs gouvernements entre 1915 et 1917, écrivain, académicien, amateur d'art.

Cortot, Jean-Pierre (1787-1843)

Sculpteur, élève de Bridan, Grand Prix de Rome, figure éminente de l'académisme.

Coubertin, baronne Yvonne de (1860- 1963)

Veuve de Pierre de Coubertin, elle consacre sa fortune à une fondation éponyme créée avec Jean Bernard, hébergée dans son château de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Dédiée à la défense du compagnonnage, la fondation crée plusieurs ateliers d'art dont une fonderie ouverte en 1963.

Coué, Louis (1784-1840)

Ciseleur appelé à Berlin par le sculpteur Schadow.

Courbet, Gustave (1819-1877)

Peintre. Engagé dans les combats de la Commune de Paris et élu au Conseil municipal, il sera tenu pour unique responsable de la chute de la colonne Vendôme et condamné à financer sa restauration, ce qui le ruinera.

Crauk, Gustave (1827-1905)

Sculpteur, élève de Carpeaux, puis de Pradier.

Crétet, Emmanuel (1747-1809)

Directeur des ponts et chaussée en 1806. Ministre de l'intérieur à partir de 1807, il gère à ce titre d'importants aménagements de la capitale.

Crozatier, Charles (1795-1855)

Prolifique fondeur au sable, l'un des pionniers du procédé pour la statuaire monumentale. Crozatier travaille d'abord comme ciseleur pour Odier et Thomire (Toilette offerte à Marie-Louise par la Ville de Paris). A 18 ans, il veut devenir sculpteur et s'inscrit à l'atelier de Cartellier aux Beaux-Arts, mais sa mère lui interdit d'envisager cette carrière qu'elle juge trop hasardeuse et le pousse vers la fonderie. Il reprend un apprentissage chez Brezin et s'y forme en trois ans. Crozatier avait la réputation d'être très précis dans ses calculs d'alliage, et particulièrement attentif à la préparation des moules. Son succès lui vient d'abord de son talent à imiter l'antique par des compositions qu'il dessine, et par ses patines (il trompe ses premiers clients en faisant croire à des bronzes enfouis sous terre pendant des siècles). Il fait un long voyage d'étude en Italie, en rapporte 5 caisses de moulages. Il se constitue ainsi un grand fonds de motifs décoratifs. Il cesse ses pastiches en 1827 pour se consacrer aux œuvres modernes (réduites grâce au procédé Collas) destinées à une clientèle de luxe. Il se distingue en mélangeant des éléments empruntés à

différents styles (Renaissance, Louis XIV, Pompadour...) recomposés à sa façon. Mais il se fait surtout une spécialité des monuments fournis à toute l'Europe, dont beaucoup sont fondus d'un seul jet (Napoléon de Seurre pour la colonne Vendôme (1833), Chevaux du Carrousel du Louvre, Louis XVI de Cortot...). Il finit sa vie bimillionnaire. Il crée par testament un legs destiné à décerner un prix d'encouragement aux ouvriers ciseleurs les plus talentueux. Sa veuve fit également en 1885 un legs pour financer la création d'une école industrielle éponyme en banlieue parisienne.

« Non qu'on doive lui attribuer l'invention de ce système [la fonte au sable], vieux comme l'art de fondre les métaux, et récemment employé par M. Launay dans le plus vaste monument du XIX^e siècle : toutefois , il convient de rappeler que jusque-là on en avait fait seulement usage pour les pièces de petite dimension, tandis qu'il s'en servit, sans exception, dans ses plus colossales entreprises. » (1855-Mandet, p. 15)

Dalou, Aimé-Jules (1838-1902)

Sculpteur, élève de Duret.

Dalou, fils d'un ouvrier gantier républicain activiste de 1848, se tourne vers des emplois ouvriers pour survivre dans sa jeunesse : empaillleur (il restitue des corps animaux pour des taxidermistes en modelant coton et étoupe sur des squelettes - ce fut aussi la formation première de l'animalier Fratin), modelleur de modèles pour bronziers, ... Carpeaux le remarque et l'encourage à suivre les cours de la Petite Ecole, où se formaient les ouvriers ornemanistes. Il s'y lie d'amitié avec Auguste Rodin. Ils sont tous deux embauchés comme praticiens pour les décors de l'Hôtel de la Païva. Dalou fréquente ensuite avec peu de conviction l'Ecole des Beaux-arts et finit par abandonner pour se marier (Le mariage interdisant l'accès au concours). Sa bonne réputation ouvrière lui permet de se faire embaucher comme modelleur chez les orfèvres Fannières. Il y conçoit des modèles finement ouvragés qu'il travaille dans de la cire, comme c'est la règle en orfèvrerie.

N'abandonnant pas tout à fait son ambition première, il expose au salon de 1869 et se fait remarquer l'année suivante. Mais dès 1871 ses responsabilités lors de la Commune de Paris le forcent à l'exil, alors que sa réputation de sculpteur est à peine ébauchée. Ses premières années en Angleterre sont pénibles, il doit d'abord s'employer plusieurs années comme praticien, avant de séduire l'aristocratie anglaise par des figures féminines intimistes tirées d'un peuple doux et maternant, statuettes qu'il récusera d'ailleurs plus tard. Il ne reçoit en Angleterre que deux commandes d'une certaine importance : un monument commémoratif et une fontaine publique, tous deux en pierre. Mais à travers le poste d'enseignant qu'il occupe à la National Art Training à partir de 1874, il laisse une influence déterminante de son passage auprès de jeunes sculpteurs anglais.

Lors d'un bref séjour en Belgique en 1875, il découvre l'œuvre de Rubens. Il abandonne alors ses paisibles sujets populaires au profit de figures monumentales exubérantes. Le Triomphe de Silène en est le premier exemple. Dès lors, il voudra mettre son ambition de sculpteur monumental au service de la République française qui est en train de se consolider, et qui bientôt l'amnistie.

Son expérience désastreuse avec Pierre Bingen, et contrariée avec Eugène Gonon, l'éloignent de la fonte à cire perdue qu'il a ardemment défendue et à laquelle on va longtemps associer son nom. Il se tourne alors vers des fondeurs au sable comme Thiebaut (auquel il confie précisément le Triomphe de Silène en 1898), Susse et Colin avec lesquels il passe même des contrats d'édition, enfin il va jusqu'à autoriser des fontes

posthumes de l'ensemble de son œuvre, qui seront, elles, réalisées à la demande de l'ayant-droit à cire perdue par Hébard, alors que Dalou n'est évidemment plus là pour reprendre ses cires.

Le monument au Triomphe de la République fut l'objet de deux inaugurations spectaculaires liées à la commémoration de la Révolution de 1789 et destinées à contrer un péril anti-républicain : le 20 septembre 1889, la première cérémonie fut organisée coûte que coûte, malgré la défaillance de Bingen qui n'avait pu fournir le bronze en temps voulu, avec les plâtres modèles remontés qu'on peignit entièrement couleur de bronze (malgré le coût de cette éphémère opération et les problèmes techniques liés à cette couche de peinture pour les opérations de fonderie à venir...) ; ceci afin de faire une démonstration de force face au péril boulangiste qui menaçait la république d'une dictature. Toutes les hautes autorités de l'Etat, toutes les puissances de la gauche républicaine y parodent au désespoir de Dalou qui sent son monument au peuple confisqué par les nouvelles élites. Le 19 novembre 1899, la seconde inauguration du bronze fut, cette fois à la satisfaction du sculpteur, l'occasion d'énormes défilés populaires (on estima la foule à trois cent cinquante mille personnes). Le Conseil municipal de Paris avait fait placarder cette annonce : « Citoyens, En transformant l'inauguration du monument conçu par le grand sculpteur Dalou pour symboliser le “ Triomphe de la République ” en une manifestation populaire, vous voulez montrer que les républicains sont en éveil et qu'ils savent s'unir lorsque, par ruse ou par violence, des criminels veulent porter atteinte à la liberté. (..) Cette fête civique, à laquelle vous conserverez jusqu'au bout le calme et la majesté qui lui conviennent, sera un enseignement salutaire pour ceux qui pourraient être tentés de mettre la main sur la République (..) » (cité par 2010-Brest, p. 89).

Dampt, Jean (1854-1945)

Sculpteur, élève de Jouffroy et de Paul Dubois, appartient au courant symboliste.

Daudet, Léon (1867-1942)

Fils d'Alphonse Daudet, écrivain, journaliste et homme politique d'extrême-droite, figure clé de l'Action française, monarchiste, anti-dreyfusard.

David D'Angers (Pierre Jean David, dit) (1788-1856)

Sculpteur, élève de Pajou, Roland et du peintre Louis David, académicien. Dans les années 1820/1830, il fait éditer une série de médailles de grands hommes fondues au sable par Louis et Jean-Jacques Richard, destinée à répandre à bon marché des représentations d'exemples édifiants.

Degas, Edgard (1834-1917)

Peintre. Degas modela cent cinquante figures en cire ou en terre qu'il se refusa toujours de son vivant à faire fondre en bronze et même à montrer - à l'exception de la Petite danseuse de quatorze ans dont la cire fut exposée en 1881. Ces figures firent l'objet de fontes posthumes à cire perdue par Hébard.

Deharme (?- ?)

Fondeur au sable, actif depuis les années 1790.

Dejoux, Claude (1732-1816)

Sculpteur, élève de Guillaume II Coustou, académicien, obtient vers 1795 la charge de l'entretien des sculptures des Tuileries et du château de Versailles. Son expérience unique mais désastreuse de la fonte au sable en fait un ennemi acharné du procédé.

Dejoux était un fils d'agriculteur franc-comtois qui avait fait un apprentissage de menuisier, et qui s'était inscrit à l'école des Beaux-arts de Marseille alors qu'il s'y était arrêté pendant son tour de France de compagnon. L'obtention de récompenses avait permis son départ pour Paris où d'autres succès lui ouvrirent carrière officielle.

Voir en annexe internet le texte intégral de la « Correspondance entre M. Dejoux et M. Lavallée sur la statue colossale du général Desaix ».

Delafontaine, Pierre-Maximilien (1777-1860)

Fondeur-fabricant, ciseleur, doreur, restaurateur. Maison fondée au XVIII^e siècle par son père.

Pierre-Maximilien Delafontaine reprend en 1818 une maison fondée par son père Jean-Baptiste (1750-1820). Il étudie d'abord la peinture dans l'atelier de David qu'il fréquente dès l'âge de douze ans et y sympathise avec ses condisciples Gros, Ingres, Gérard, ainsi que Forbin avec lequel il garde des rapports de camaraderie, ce qui lui vaudra sans doute de devenir le fondeur attitré du musée Royal. Il expose comme peintre d'Histoire jusqu'en 1802 mais abandonne cette carrière à la suite d'une maladie et revient à l'entreprise paternelle. Il produit essentiellement des bronzes d'ornement, généralement inspirés de l'antique -qu'il dessine parfois lui-même, et travaille avec de nombreux architectes, dont il est proche. Lors de la première apparition de la classe des fondeurs à l'Exposition de l'industrie de 1834, il est l'un des trois fondeurs à remporter une récompense. Son fils Auguste Maximilien (1813-1892) lui succède en 1840 et développe l'édition d'art à partir de 1848 lorsqu'il reprend avec succès les modèles de Duret à Quesnel. Il délaisse alors la fonte d'ornement et les antiques pour se tourner vers l'édition d'art (Barye, Pradier, Geoffroy-Dechaume, Schoenewerk, Cavalier, Elias Robert, Eugène Guillaume, Mathurin Moreau, Jacquemart...). L'activité est poursuivie par son propre fils Henri-Maximilien (?-1932) à partir de 1884, jusqu'à la fermeture de la maison en 1905. L'entreprise Delafontaine a peut-être produit des fontes à cire perdue au XVIII^e siècle, mais s'est limitée à la fonte au sable par la suite, et vers le milieu du XIX^e siècle (probablement lorsqu'elle se tourne vers l'édition d'art) elle sous-traite ses fontes (au fondeur Leroy et peut-être à d'autres au début, surtout à la fonderie Molz ensuite), rejoignant ainsi le peloton des fabricants industriels.

Delaroche, Paul (1797-1856)

Peintre, il fait une carrière académique de peintre d'histoire. Il a pour habitude de modeler des maquettes de cire pour construire son dessin, figures qu'il fait parfois couler en plâtre ou en bronze lorsqu'il en est satisfait. Le groupe de Saint-Georges terrassant le dragon était ainsi, à l'origine, une étude pour un tableau du même nom.

Demay, Germain (1819-1886)

Eminent sigillographe, qui fit carrière comme mouleur des archives nationales. Pendant ses études de médecine, avait été secrétaire de Gustave Planche. Il s'enthousiasma alors pour l'œuvre de Barye dont il devint l'élève, puis momentanément l'assistant. Il exposa comme sculpteur animalier dans les années 1840.

Denière (Deninger dit), Jean-François (1775-1866)

Fondeur-fabricant de bronzes d'art (fontes au sable). Maison fondée en 1804, qui produisit surtout du bronze d'ameublement. Denière, ouvrier-tourneur en cuivre de formation, engagé volontaire dans les troupes de 1795, devint un patron puissant et particulièrement intransigeant. Son fils et successeur sera régent de la Banque de France.

Desaix, Louis Charles Antoine (1768-1800)

Général qui s'illustra pendant les guerres révolutionnaires et aux côtés de Napoléon Bonaparte, en particulier pendant la campagne d'Égypte. Il meurt âgé de 31 ans à la bataille de Marengo.

Desjardins (Van Den Bogaert, dit), Martin (1637-1694)

Sculpteur. Son fils et son neveu sont fondeurs.

Denon

voir Vivant-Denon.

Deydier, Étienne (1743-1825)

Juriste et géomètre, député de l'Ain à l'Assemblée législative et à la Convention nationale. Délégué en mission envoyé par le Comité de Salut public pour la surveillance de la fabrication des canons de marine dans les départements de l'Ouest en 1794. Exilé en Suisse à la Restauration.

Dizé, Michel (?- ?)

Chimiste-pharmacien, affineur national des Monnaies pendant la Révolution, ami et disciple de d'Arcet.

Dreux-Brézé, Henri-Evrard (marquis de) (1762-1829)

Grand maître des cérémonies à partir de 1787, il participe à ce titre à l'organisation des États généraux. Le 23 juin 1789, il tente à la demande du roi de disperser l'Assemblée et s'attire une réplique de Mirabeau devenue légendaire sous la forme : « Nous sommes ici par la volonté du peuple et n'en sortirons que par la force des baïonnettes ». Dalou en tire le sujet de son célèbre bas-relief.

Dreyfous, Maurice (1843-1924)

Issu d'une famille d'industriels, après un début de carrière dans la banque il se rapproche de la jeunesse bohème parisienne et devient éditeur et écrivain. Ami et biographe de Jules Dalou.

Dreyfus, Alfred (capitaine) (1859-1935)

Accusé d'espionnage au service de l'Allemagne en 1894, son cas divise la France en deux camps qui s'opposent avec virulence : ses partisans qui parviendront à prouver son innocence après une longue lutte judiciaire, politique et journalistique et les anti-dreyfusards, aveuglés par l'antisémitisme. Dreyfus est gracié en 1899 et totalement innocenté en 1906.

Drouet, Juliette (Julienne Gauvain, dite) (1806-1883)

Maîtresse du sculpteur James Pradier avec lequel elle a une fille, Claire (1826-1846). Elle s'improvise comédienne et rencontre Victor Hugo en 1833. Elle devient la maîtresse de l'écrivain avec lequel elle entretient une passion secrète et exclusive jusqu'à sa mort. Hugo aurait tenté de favoriser la carrière de Pradier dans le souci d'améliorer la pension accordée à Juliette et à sa fille.

Drumont, Edouard (1844-1917)

Journaliste et écrivain, à partir du milieu des années 1880 il prend la tête d'un mouvement nationaliste et violemment antisémite.

Dubois, Paul (1829-1905)

Sculpteur et peintre, issu d'un milieu royaliste aisé.

Petit neveu du sculpteur Pigalle, fils d'un notaire royal (maire de Nogent-sur-Seine), il fait d'abord des études de droit, puis abandonne pour raisons de santé des études de polytechnicien. Il n'entre aux Beaux-arts dans l'atelier de Toussaint qu'à 27 ans, et étudie également la peinture. Trop âgé pour prétendre à un Prix de Rome, il part de sa propre initiative en 1858 vivre pendant cinq ans en Italie, à Rome essentiellement, à ses frais, s'imposant en autodidacte les travaux des pensionnaires de la Villa Médicis qu'il fréquente assidûment à titre amical. Cette expérience le pousse à chercher l'union des arts. Il prétend donner des accents picturaux à sa sculpture, tout en se voulant adepte des leçons de l'antique. Son Chanteur florentin rencontre un immense succès dès 1865 avant d'être largement diffusé par l'édition. Il est nommé conservateur-adjoint du musée du Luxembourg en 1874, puis directeur de l'École nationale des Beaux-arts à partir de 1878. De 1877 à 1880, il embauche probablement comme assistant le sculpteur italien Vincenzo Gemito qui avait fait sensation avec ses cires perdues au Salon de 1877 et qui ouvrira sa propre fonderie à Naples après son retour.

Voir annexe : « Le monument équestre de Jeanne d'Arc ou les étranges rapports entre Pierre Bingen et Edmond Gruet ».

Dujardin-Beaumetz, Henri Charles Étienne (1852-1913)

Fils de préfet, peintre et homme politique appartenant à la gauche radicale, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts de 1905 à 1912, il soutient particulièrement Rodin.

Dumas, Jean-Baptiste (1800-1884)

Chimiste et homme politique, académicien. Il fut l'un des conférenciers de l'Athénée des arts. Il participe à la fondation des Ecoles centrales de Paris et de Lille. Ministre de l'agriculture et du Commerce en 1850-1851, il devient sénateur, inspecteur général de l'enseignement supérieur et vice-président du Conseil impérial de l'instruction publique sous le Second l'Empire.

Dumilâtre, Achille (1844-1923)

Sculpteur, élève de Dumont et Cavelier.

Dumont, Auguste dit Augustin (1801-1884)

Sculpteur et fils de sculpteur, élève de Cartelier.

Durand, Pierre (1794- 1889)

Monteur en bronze, associé de 1839 à 1843 au fondeur Louis Richard et au ciseleur Jean Georges Eck, il co-dirige ensuite avec Eck l'une des fonderies d'art les plus réputées et prolifiques du milieu du XIX^e siècle oeuvrant aussi bien pour l'art monumental que pour l'édition. L'entreprise ferme ses portes en 1862.

Durand-Ruel, Paul (1831-1922)

Marchand d'art , il reprend l'entreprise paternelle en 1865. Il joue un rôle majeur dans le soutien aux peintres impressionnistes en s'appuyant fortement sur l'influence de la presse et du monde de la finance.

Duret, Francisque (1804-1865)

Sculpteur et fils de sculpteur, élève de Bosio, prix de Rome à dix-sept ans. Professeur aux Beaux-arts, il compte parmi ses élèves Carpeaux, Dalou, Chapu. Personnage excentrique, toujours habillé à l'italienne. Partisan de la fonte à cire perdue.

Dussaussy, Omer Constant Joseph (1778-1846)

Artilleur polytechnicien, il invente en 1817 un procédé éponyme qui en améliorant l'aération des moules au sable donne un élan considérable à l'industrie de l'édition du bronze d'art.

Typographe de formation, Dussaussy intègre l'école d'application de l'Ecole polytechnique à Metz (il n'a donc pas pu échapper à l'influence prépondérante de Monge sur cet établissement). Il devient colonel d'artillerie et participe à la campagne d'Egypte, nouvelle occasion de fréquenter Monge et tous les scientifiques de l'expédition. Il mène aux côtés de Gay-Lussac, à la fonderie de Douai, de fructueuses expériences sur la fonte

des canons. En 1817, il trouve moyen d'améliorer la perméabilité aux gaz des moules en sable en les perçant avec de longues « aiguilles à air. » Il publie le résultat de ses expériences (destinées à améliorer la qualité des canons) dans les Annales de Chimie (1817-Dussaussoy). Son procédé largement utilisé par la suite est appelé « piqûres à la Dussaussoy ». Ce procédé est systématiquement décrit pour le moulage en sable vert, de bronze ou de fer (par exemple 1831-Calla p. 320, 1836-1841-Dictionnaire : article « moulage » par H. Gaultier de Claubry, 1833-Guettier pp. 309/310). Son utilisation est également attestée dans le compte-rendu de l'Exposition Universelle de 1855 : « Tous les moules, en sable vert ou d'étuve, sont, avant qu'on retire le modèle, percés d'un grand nombre de petits trous pour le dégagement des gaz. » (1855-Tresca, p.189). Le procédé de Dussaussoy permet également de réduire les problèmes de rétractation suivie d'une dilatation excessive du métal dans la fonte au sable, ainsi que la dessiccation jusqu'alors toujours imparfaite des moules qui occasionnait soufflures et fragilité des pièces (Calla, fondeur en fer, apportera également par la suite d'importantes améliorations, par exemple en utilisant un mélange de sables, par moitié de Belleville et de Fontenay pour éviter une trop grande compacité du noyau (1831-Calla, p. 353)). La découverte de Dussaussoy fut fondamentale pour le développement du moulage au sable dans le domaine artistique. Dussaussoy intègre en 1824 une commission comprenant également D'Arcet fils (dont il est très proche) et Gay-Lussac, ayant reçu mission du ministre de la guerre de perfectionner la fabrication des canons (en particulier les alliages). Cette mission déboucha sur la constitution d'une brillante équipe de recherche (chimistes, mathématiciens, polytechniciens et officiers) à laquelle Dussaussoy participa avec efficacité. Il devint ensuite député du Pas-de-Calais.

E | F

Eck, Jean-Georges (1795-1863)

Ciseleur, il s'associe au fondeur Louis Richard et au monteur en bronzes Pierre Durand en 1834. Il poursuit l'entreprise avec ce dernier après le départ de Richard en 1843. La maison Eck et Durand est probablement la plus prestigieuse et prolifique fonderie d'art (au sable) de la première moitié du XIX^e. Elle ferme ses portes en 1862. Une partie de ses activités est transférée à Thiébaud.

Eléphant de la place de la Bastille

Projet de monument colossal destiné à orner la place de la Bastille d'une fontaine voulue par Napoléon en 1806, supervisé par Denon qui en confie l'exécution à l'architecte Alavoine, lequel se fait assister de Bridan et Moutoni pour la sculpture. Le bronze devait venir des canons pris à la bataille de Friedland. Une maquette de l'animal en plâtre à grandeur d'exécution demeure en place de 1814 à 1846. Le bassin et le socle destinés à la fontaine servent aujourd'hui de base à la colonne de Juillet.

Etex, Antoine (1808-1888)

Sculpteur, fils d'un sculpteur ornemaniste, élève de Bosio, assistant de Pradier dont il revendique l'enseignement, c'est aussi un grand ami de Barye et un contempteur de l'enseignement officiel. Socialiste proudhonnien, il prend les armes en 1830.

Falconet, Étienne Maurice (1716-1791)

Sculpteur, élève de Lemoine, directeur de la manufacture royale de porcelaine de Sèvres de 1757 à 1766. Proche des philosophes des Lumières, il rédige l'article « sculpture » de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. C'est l'un des tout premiers sculpteurs français à avoir une ambition intellectuelle affirmée l'amenant à publier ses souvenirs et des réflexions sur son art. Il dirige activement les travaux de fonte de sa statue équestre de Pierre le Grand à Saint-Petersbourg (1766-1778).

Falguière, Alexandre (1831-1900)

Sculpteur, élève de Carrier-Belleuse et Joffroy, Prix de Rome, académicien, professeur à l'Ecole des Beaux-arts. Proche ami de Carpeaux et de Rodin.

Fallières, Armand (1841-1931)

Avocat, homme politique siégeant parmi les républicains de gauche. Ministre responsable de divers portefeuilles de 1883 à 1892 (en particulier celui de l'Instruction publique et des Beaux-arts de 1883 à 1885), président du Sénat de 1899 à 1906, président de la République de 1906 à 1913.

Fannièrre (Frères)

François-Auguste (1818-1900), sculpteur, et François-Joseph (1820-1897), ciseleur, neveux et élèves de Fauconnier, sont des orfèvres privilégiant une production artisanale soignée plutôt qu'une production industrielle. Dalou compta parmi les ouvriers de cette maison de 1866 à 1870. Elle ferme ses portes en 1900.

Fauconnier, Jacques-Henri (1779-1839)

Orfèvre, formé chez Odier, il s'installe à son compte en 1809. Il emploie Barye comme modèleur. Il ouvre une école ouvrière d'orfèvrerie et de ciselure dans ses ateliers vers 1834. Très en vogue sous la Restauration et apprécié de la cour, il contribue à diffuser le goût renaissance. Peu doué pour le commerce, il fait plusieurs fois faillite et meurt misérablement.

Fauginet, Jean-Auguste (1809-1847)

Sculpteur et graveur en médaille, élève de Gatteaux. Il se spécialise dans la sculpture animalière - des chevaux de race essentiellement. Il crée des modèles fondus parfois à cire perdue, pour le duc d'Orléans en particulier. Souvent refusé au Salon, il perd la raison et meurt aliéné à Charenton.

Fauveau, Félicie de (1801-1886)

Après avoir entamé une carrière de peintre, elle se tourne vers la sculpture. Proche de la cour, elle lance la vogue des sujets néo-gothiques.

C'est la toute première cliente d'Honoré Gonon pour la cire perdue. Elle meurt à Florence où elle s'était exilée définitivement après sa tentative de soulèvement auprès de la

duchesse de Berry en Vendée en 1832, se refusant à revenir en France autrement que sous le règne d'un Bourbon. En 1834, elle convertit à la sculpture le légitimiste désœuvré Emilien de Nieuwerkerke, futur amant de la princesse Mathilde, qui sera à la fois intendant des Beaux-arts et directeur du Louvre sous le Second Empire. Elle fut d'une fidélité absolue à la fonte à cire perdue, l'attrait pour le prestige du passé se combinant à une exaltation très moderne de l'individu dans sa singularité, marque du romantisme dont elle est pionnière. A Florence, elle continue à fondre à cire perdue, bien que le résultat soit souvent décevant puisqu'elle pouvait faire recommencer ses coulées (toujours d'un jet) jusqu'à sept fois de suite ! Son Monument à Dante, sculpté entre 1830 et 1836, est parfois rapproché de la Porte de l'Enfer de Rodin.

Ferraris & Cie (Fonderie de)

Fonderie à cire perdue active à Paris en 1904.

Feuchère, Lucien-François (?-1841)

Fabricant de bronzes. Petit-fils de doreur, fils du bronzier Pierre-François Feuchère (1737-1823) auquel il succède, Lucien-François, ciseleur-doreur, dirige l'une des entreprises de bronzes d'ameublement les plus réputées de la première moitié du XIX^e siècle. Réputé rétif à l'innovation, il abrite à son domicile entre 1818 et 1820 les assemblées fondatrices de la Réunion des fabricants de bronze et finit sa vie dans la difficulté, pensionné par cette organisation à partir de 1834. Son fils Armand (1797- ?), associé à son gendre André-Julien Fossey, lui succède en 1823. Les ateliers disposent d'une fonderie à partir de 1841 au plus tard.

Feuchère, Jean (Jean-Jacques, dit) (1807-1852)

Sculpteur, fils de ciseleur, neveu du bronzier, il se forme très jeune dans les ateliers de fabricants de bronzes. Il prétend être une réincarnation de Jean Goujon. Artiste « industriel », il fournit en abondance les fabricants et orfèvres de petits modèles décoratifs. C'est l'un des modeleurs du Surtout du Duc d'Orléans.

Figuier, Louis (1819-1894)

Médecin, pharmacien, il se fait connaître comme écrivain vulgarisateur scientifique.

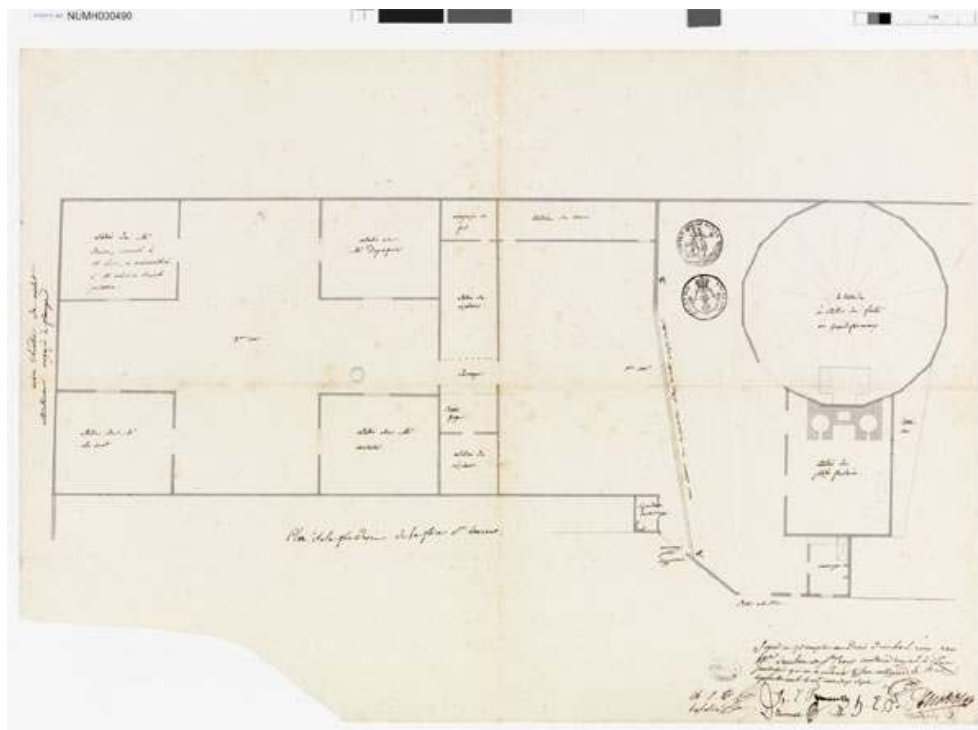
Fonderie Saint-Laurent

Fonderie construite en 1805 par Launay pour couler au sable les éléments de la colonne Vendôme, devenue propriété de l'Etat en 1813, détruite entre 1826 et 1830.

Cette fonderie à l'origine provisoire est établie, à ses frais, par Launay dans l'enclos de la foire Saint-Laurent (actuel quartier de la gare de l'Est) pour mouler au sable et couler les éléments de la colonne Vendôme dont il reçoit la commande en 1805. La foire avait été supprimée au moment de la Révolution et Launay peut s'établir largement dans un terrain en friches loué à peu de frais. Confisquée par l'Etat en 1813, elle devient une fonderie étatique en complément de la fonderie du Roule. Le gouvernement y salarie dès lors un gardien. Les artistes qui reçoivent une commande s'adressent aux autorités pour demander l'autorisation d'utiliser l'installation. En cas d'accord, ils doivent trouver et

employer leur propre fondeur et sur ordre du gouvernement, le gardien remet à celui-ci, pour le temps des travaux, les ustensiles, outils et locaux qui font l'objet d'un inventaire au début et à la fin, le sculpteur restant responsable de toute dégradation. Y sont fondus les éléments de la fontaine du marché Saint-Martin en 1814 (figures de Gois, Gonon fondeur ?), les reliefs du monument Pichegru en 1824. En 1822/1823, Gois y emploie Mesnel en tant que fondeur pour sa statue de Turenne. A Gois succède Lemot qui arrive fin avril 1823 et y fait fondre, au sable (par Gonon ?), le cavalier de son Louis XIV pour Lyon (le cheval étant coulé à cire perdue au Roule). Les ateliers, constructions précaires et de plus en plus délabrées, sont détruits sous l'autorité de l'architecte Alavoine de 1826 à 1830 lorsque le bail de location du terrain privé loué par Launay vient à son terme. On demande alors conjointement à l'architecte de proposer les plans d'une installation moderne sur l'Ile-aux-cygnés.

Plan de la fonderie Saint-Laurent



Archives Nationales, Fonds des minutes notariales, Bail Travers-Chobert du 8 septembre 1817, cote ET/CII/717.

Fonderie du Roule

Fonderie construite en 1756 pour la fonte à cire perdue du Louis XV de Bouchardon, exclusivement occupée par Houdon de 1772 à 1787, puis consacrée à diverses fontes monumentales, détruite en 1856.

La fonderie du Roule, équipée d'un grand et d'un petit fourneau, fut construite en 1756 pour les travaux du Louis XV de Bouchardon au niveau de l'actuel 168, rue du Faubourg-Saint-Honoré, alors située à la limite de la ville. En 1772, aucune fonte n'y ayant été entreprise depuis Bouchardon, Houdon obtint la permission d'y installer ses ateliers et remit la fonderie en état. Il y forma le mouleur Getti à la fonte à cire perdue. Houdon perdit la jouissance de la fonderie en 1787 ; il fit rebâtir alors pour lui, à ses frais, de

nouveaux ateliers de l'autre côté de la rue. La fonderie du Roule, qui n'était en réalité qu'une succession de précaires constructions de planches établies aux frais de la Ville de Paris, s'encombra de moules et de modèles plus ou moins abandonnés comme la gigantesque Renommée de Dejoux, ainsi que de tout un matériel festif municipal. L'Etat s'en servait à discrétion, n'ayant aucun établissement de fonderie en propre. Le grand fourneau n'étant pas à réverbère, il consommait énormément de combustible. De plus chaque campagne de coulée apportait son inévitable lot de dégradations à des installations fragiles dès l'origine. Il fallait constamment intervenir pour bricoler à moindre coût les réparations les plus indispensables. La fonderie est au début du XIX^e siècle le domaine réservé de la dynastie des mouleurs des musées nationaux et occasionnels fondeurs à cire perdue que furent Getti, Piggiani puis Jacquet. Le procédé tombant en désuétude, elle est ensuite occupée par des fondeurs au sable. L'établissement très délabré est démoli en 1856. Y furent fondus, à cire perdue, le Napoléon de Houdon pour la colonne de Boulogne (en 1812), les chevaux des monuments équestres de Henri IV et de Louis XIV, modèles de Lemot pour Paris et Lyon. Puis Crozatier l'utilisa à plusieurs reprises, comme en 1830, pour le Louis XVI de Cortot (destiné à la place Royale, le monument n'y fut jamais placé car en écho sinistre la tête n'était pas venue à la fonte), ou en 1824 pour le Louis XVI, modèle de Raggi, pour Bordeaux (fondu par l'occupant en 1942, il n'en reste... que la tête !).

Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751-1772), article « Sculpture, Fonte des statues équestres ».

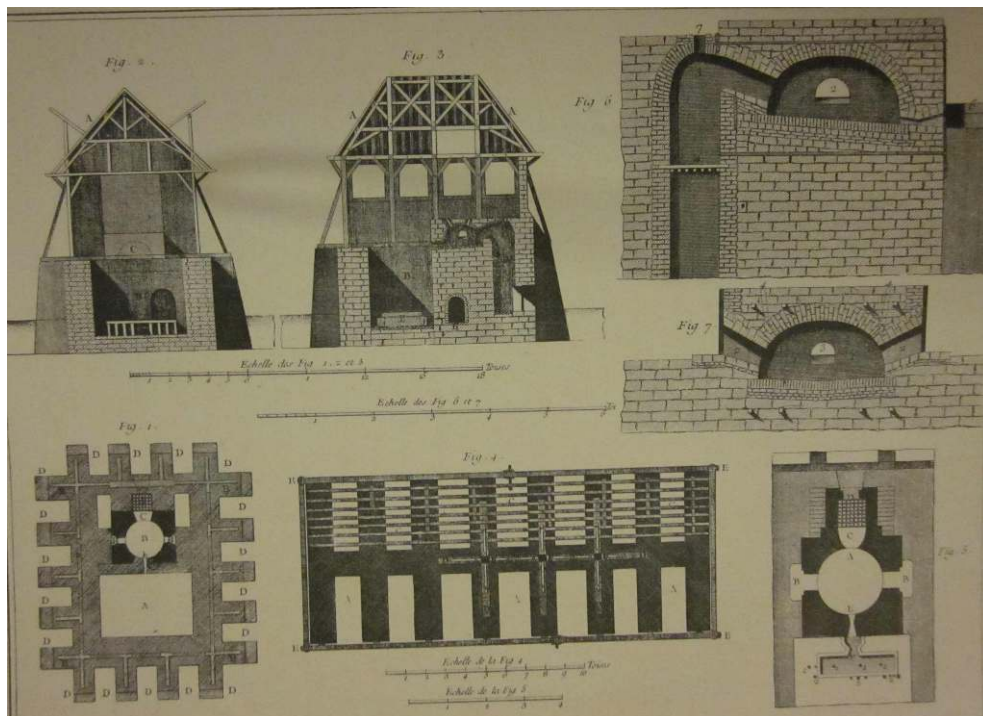


Planche II : « Plan de profil de la Fonderie, Plan des Galleries et de la grille, et Plan et Profils du Fourneau où l'on fait fondre la Bronze ».

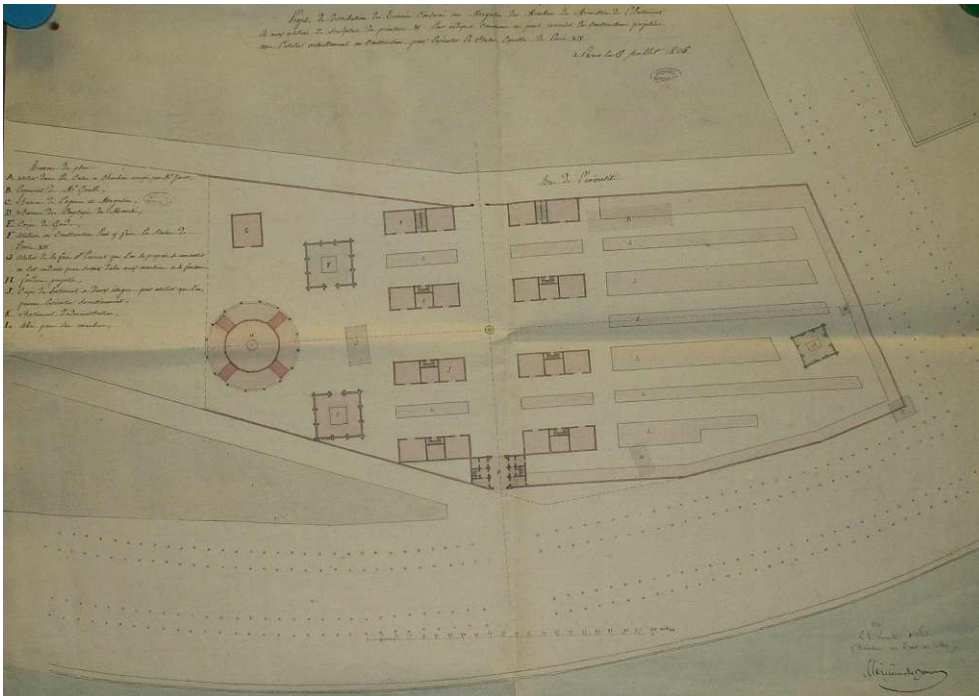
Fonderie de l'île-aux-Cygnés

Projet de fonderie étatique très moderne, établi par Alavoine à la fin des années 1820, mais jamais réalisé. L'île-aux-cygnés (par la suite rattachée à la rive) se situait sur l'actuel emplacement du musée du Quai Branly.

En 1829, la fonderie du Roule (qui est propriété de la Ville) est dans un état de délabrement très avancé et la fonderie Saint-Laurent est détruite. Or plusieurs projets monumentaux sont envisagés, et il devient urgent pour le gouvernement de créer un établissement moderne. Un emplacement est retenu à l'île-aux-cygnés (actuel emplacement du musée du Quai Branly). Les plans en sont confiés à l'architecte Alavoine qui établit un projet novateur accompagné d'un rapport très documenté (Archives nationales, F/21/555). Ce projet est cependant abandonné, l'Etat préférant finalement s'adresser à des entreprises privées dont certaines se spécialisent dans les fontes monumentales.

Voir en annexe internet les plans d'Alavoine pour la fonderie de l'île-aux-cygnés.

Plan de la fonderie.



Dessiné par l'architecte Alavoine, Archives nationales, F/21/555.

Fonderie de Chaillot

La fonderie de Chaillot, réputée pour la modernité de son installation et l'importance de sa production, est ouverte en 1778 par les frères Perier sur la colline de Chaillot. On y fond essentiellement des pièces destinées à la fabrication de machines à vapeur. Des canons y sont également fondus et forés.

Gaspard Monge, *Description de l'art de fabriquer les canons*, Paris, an II de la République française.

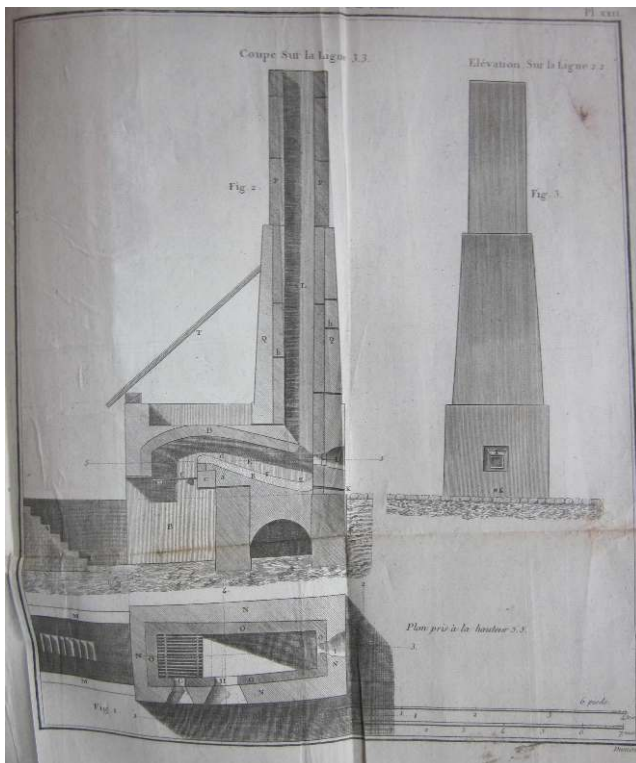


Planche XXII : Fourneau à réverbère de la fonderie de Chaillot.

Fonderie de Ruelle

L'établissement de Ruelle, créé en 1753, fournissait de l'artillerie pour la Marine royale et fonctionnait en régie. La fonderie est modernisée en 1788. On y abandonne la fonte en terre pour la fonte au sable en 1793. Le site est aujourd'hui intégré à la Direction des Constructions Navales (DCNS).

Gaspard Monge, *Description de l'art de fabriquer les canons*, Paris, an II de la République française.

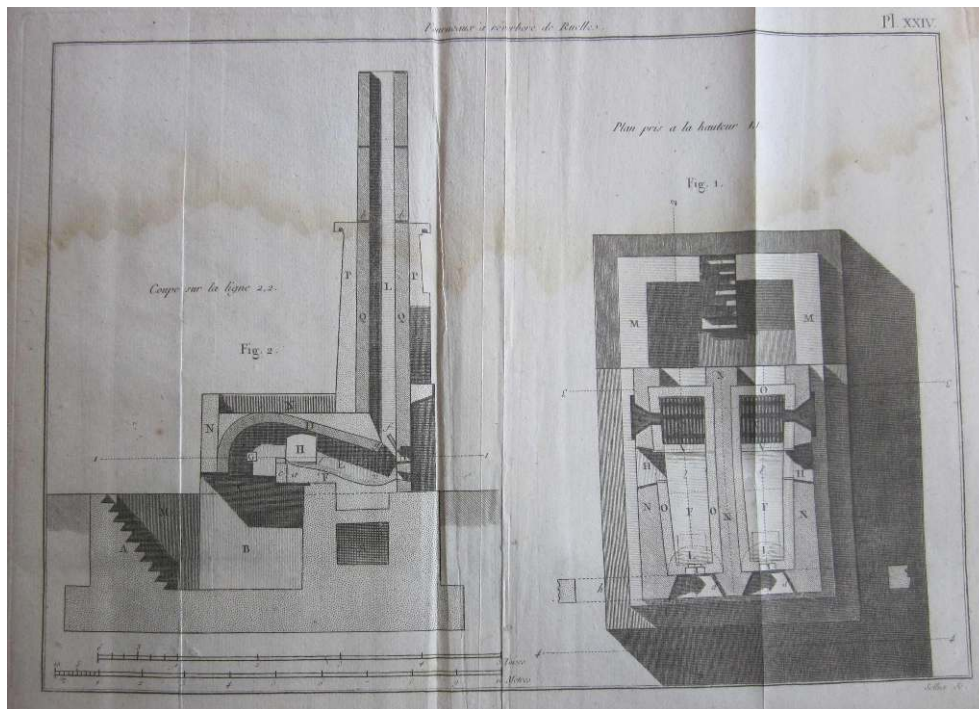


Planche XXIV : Fourneau à réverbère de Ruelle.

Fonderie du Creusot

La fonderie expérimentale du Creusot est créée en 1782 sur des fonds privés apportés par Wilkinson et de Wendel, mais avec un intéressement étatique. La première mise en feu a lieu en décembre 1785 sous la direction de Wilkinson. Monge s'y rend alors à plusieurs reprises pour y suivre des expérimentations.

Fonderie d'Indret

Fonderie de seconde fusion à l'anglaise, créée par Wilkinson en 1777 puis affermée à la famille de Wendel. La fonte au sable y est employée à partir de 1777-1778.

Fonderie de Muckenberg

Egalement appelée fonderie de Lauchhammer, elle appartenait au Comte d'Ensiedel. Elle fut rachetée par Gladenbeck en 1856. Son histoire est consultable sur le site de l'actuel musée de la fonderie d'art de Lauchhammer (www.kunstgussmuseum.de).

Forbin, Louis Nicolas Philippe Auguste, comte de (177-1841)

Peintre, élève de David, il succède en 1815 à Vivant Denon comme directeur général du musée du Louvre. En 1818, il dédie le musée du Luxembourg aux artistes vivants.

Forestier

Dynastie de fondeurs-ciseleurs, fournisseurs des Bâtiments du Roi depuis 1755. L'un d'entre eux, Jean-Antoine (né en 1747), représentant à la commune de Paris de la section révolutionnaire de l'Homme-armé (quartier de fondeurs), est guillotiné avec Robespierre et Saint-Just le 28 juillet 1794. Thomire leur confie la sous-traitance de certaines de ses fontes. Le fonds passe en vente publique en 1871.

Francoeur, Louis-Benjamin (1773-1849)

Elève de Hassenfratz dans la première promotion de l'École polytechnique puis son collègue, mathématicien, maire de Viry-Châtillon, écarté de sa chaire à Polytechnique après la chute de Napoléon, il se consacre à des travaux de vulgarisation scientifique.

Fratin, Christophe (1801-1864)

Sculpteur animalier autodidacte, fils d'un cordonnier-taxidermiste, il expose au Salon après des études à l'école gratuite de dessin de sa ville natale de Metz, soutenu par des édiles locaux. Il se lance dans l'édition industrielle avec le fondeur au sable Eugène Quesnel, ce qui le conduit à des faillites à répétition.

Fremiet, Emmanuel (1824-1910)

Sculpteur animalier (après une activité de lithographe scientifique à l'atelier de peinture de la morgue), neveu et élève de Rude, il gère sa propre production à partir de 1855. Il sous-traite ses fontes à de petits fondeurs au sable pour la plupart restés anonymes.

Fressange, Antoine Marie (?- ?)

Fondeur au sable, actif à partir de 1822 au plus tard, il met au point en 1827 un procédé remarqué (mais dont nous n'avons pas gardé trace) de fonte statuaire, au sable, d'un seul jet. Il fonde la moitié d'une chasse du Surtout du duc d'Orléans. Son fils lui succède vers 1835 (à l'époque de la fonte du Surtout), on perd sa trace dès 1837.

Voir aussi l'annexe internet : « *Le Surtout du Duc d'Orléans* : une nouvelle interprétation »

Fresson (?- ?)

Fabricant de meubles, actif dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Froment-Meurice, François-Désiré (1802-1855)

Fils de l'orfèvre François Froment, il prend la tête de la maison en 1832, auparavant dirigée par son beau-père Meurice, et sait s'entourer de nombreux collaborateurs talentueux. Il est adulé par l'intelligentsia romantique.

Fumière, Charles (?- ?)

Entré comme dessinateur chez Thiébaud en 1855, il reprend partiellement cette maison en 1898, en association avec un autre employé, André Gavignot. Ils exploitent principalement la production en série tandis que Victor Thiebaut continue un temps à

pourvoir aux fontes de prestige. La fonderie produit alors au sable, et ponctuellement à cire perdue à partir de 1889 environ. Gavignot se retire en 1905 et Fumière prend la direction de l'ensemble de l'entreprise à partir de 1919. Il la liquide en 1926.

G | H

Galle, Claude (1759-1815)

Fondeur-fabricant, actif à partir des années 1780, il est l'un des principaux fournisseurs des palais nationaux. Il occupe quatre cents ouvriers en 1811. Son fils Gérard-Jean (1788-1846) lui succède. La très haute qualité de sa production fait l'unanimité, mais il vend difficilement ses objets hors de prix et meurt dans une grande misère.

Gambetta, Léon (1838-1882)

Fils d'un épicier d'origine italienne, avocat, il joue un rôle prépondérant dans l'installation de la III^e République. Président de la Chambre des députés de 1879 à 1881, président du Conseil et ministre des affaires étrangères de novembre 1881 à janvier 1882, il théorise l'« opportunisme. »

Gaudelet (?- ?)

Fondeur au sable actif dans la première décennie du XIX^e siècle.

Gemito, Vincenzo (1852- 1929)

Sculpteur, fondeur à cire perdue et orfèvre napolitain.

Gemito, formé très jeune par apprentissage dans divers ateliers de sa ville natale, s'était fait une spécialité des bronzes néo-florentins et imitant l'antique, y compris dans leur aspect de patine dégradée par le temps. Il passe de son vivant pour un anticonformiste avéré. En 1877, il expose à Paris un Jeune pêcheur fondu à Naples d'un seul jet, à cire perdue, qui met « le feu à l'esprit des plus tièdes » (Le temps, 10 janvier 1889). Il reste à Paris jusqu'en 1880. Pendant ce séjour, il fréquente assidûment Meissonier et aurait été l'assistant de Paul Dubois. De retour dans sa ville natale, il crée sa propre fonderie en 1883, souhaitant y faire revivre le procédé de fonte à la cire perdue tel qu'il était pratiqué à la Renaissance. Il souffre ensuite de désordre mental pendant de longues années, avant de revenir vers la fin de sa vie à une pratique d'orfèvre.

Genlis, Félicité du Crest de Saint-Aubin, comtesse de (1746-1830)

Préceptrice des enfants d'Orléans parmi lesquels le futur Louis-Philippe, elle s'inspire des théories éducatives de Rousseau et inculque à ses jeunes élèves des idées empreintes de modernité.

Gérôme, Jean Léon (1824-1904)

Peintre et sculpteur, ses sculptures (comme une part de son œuvre peint) sont essentiellement destinées à l'édition (par Siot-Decauville). Il fait parfois appel à Eugène Gonon.

Getti, Jean-André (?-1815)

Mouleur d'origine toscane, employé d'abord par Houdon qui le forme à la fonte à cire perdue. Il devient mouleur des ateliers du musée Royal (Louvre) en décembre 1794. Quasi aveugle vers la fin de sa vie, il est secondé par son gendre par alliance Piggiani pour les premières opérations de fonte du Henri IV de Lemot.

Ghiberti, Lorenzo (1378-1455)

Sculpteur italien, maître de la Renaissance florentine, il fait son apprentissage chez des orfèvres. Il crée la porte secondaire du Baptistère de Florence, puis les portes principales surnommées par Michel-Ange les « Portes du Paradis. »

Gianini, Augusto (?-1947)

Mouleur italien, associé au fondeur à cire perdue Clementi de 1924 à 1927 puis oeuvrant comme fondeur à son compte (sans aucun employé) jusqu'à sa mort.

Gilbert, Alfred (1854-1934)

Sculpteur et orfèvre anglais, il fait ses études à l'École des Beaux-arts de Paris (élève de Cavelier) et les complète par un long séjour italien. Les œuvres en bronze à cire perdue qu'il envoie de Naples à l'exposition de la Royal Academy en 1883 et 1884 sont très remarquées. Leader de la « New Sculpture », mouvement né en particulier de l'influence de Jules Dalou lors de son séjour anglais, et proche des Arts décoratifs, il s'intéresse particulièrement aux questions de métallurgie et défend activement la fonte à cire perdue en Angleterre.

Girardin, Delphine de (1804-1855)

Ecrivain et poète romantique. Sa mère Sophie Gay tient jusqu'au milieu du XIX^e siècle un célèbre salon réunissant les personnalités marquantes des arts et lettres. Elle épouse le journaliste et homme politique Emile de Girardin, chantre du libéralisme. Elle écrit sous divers pseudonymes masculins (dont Vicomte de Launay) dans le journal de son mari.

Girardon, François (1626-1715)

Sculpteur, fils de fondeur, il reçoit la responsabilité du décor statuaire des jardins de Versailles et forme à cet effet au bronze d'art le fondeur d'artillerie Balthazar Keller. Il constitue une collection de plus de 800 sculptures qu'il catalogue, sans doute dans l'idée (en partie réalisée par ses héritiers) d'en effectuer une diffusion commerciale.

Godard, Emile (1911-1971)

Emile succède à son père Désiré (1886-1956) qui avait ouvert une fonderie d'art (au sable) en 1918. L'entreprise, reprise par Dina Vierny en 1976, est toujours en activité à ce jour.

Gois, Edme (1765-1836), dit Gois fils

Sculpteur, élève de son père, auteur du modèle de la première fonte d'art monumentale au sable (H. Gonon fondeur).

Goncourt, Edmond de (1822-1896)

Ecrivain, il collabore avec son frère Jules (1830-1870) jusqu'au décès de celui-ci. Dans son « grenier » se réunissaient Alphonse et Léon Daudet, Philippe Burty, Gustave Geffroy, Octave Mirbeau, Auguste Rodin, Emile Zola... Grand collectionneur et critique d'art, il lance le goût pour l'art du XVIII^e siècle, la peinture et poterie japonaise, et l'intérêt pour l'esquisse. Le précieux Journal des Goncourt couvre les années 1851 à 1896.

Gonon, Amélie Jacques (1773-1831)

Fondeur au sable, frère d'Honoré. Employé comme chef d'atelier pour les bronzes de la colonne Vendôme, il en dirige la fin des travaux après l'éviction de Launay.

Eugène Gonon le présente, probablement à tort, comme un homme peu habile et malhonnête qui jouait sur la réputation de son cadet pour trouver de l'emploi. C'est peu probable car, d'une part les autorités sont satisfaites de la façon dont il dirige la fin des opérations de fonte de la colonne Vendôme après l'éviction de Launay, d'autre part Honoré s'associe à lui pour soumissionner en 1814 pour la fonte de l'Eléphant de la Bastille : travail herculéen, très risqué, pour lequel ils n'étaient pas équipés, et qui supposait donc entente et confiance préalable entre les deux hommes. Ils sont proches jusqu'au décès d'Amélie en 1832 puisque c'est Honoré qui en fait la déclaration à l'état-civil. Eugène cherche probablement à dissocier le nom de son père de la fonte de la colonne Vendôme dont la réputation, suite aux vicissitudes de Launay, restera entachée durant tout le XIX^e siècle.

Gonon, Eugène (1814-1892)

Fondeur à cire perdue, fils et successeur d'Honoré, actif jusqu'à son décès. Il étudie la sculpture aux Beaux-arts dans les ateliers de Blondel et de Pradier.

La pension d'Eugène Gonon

On pensait jusqu'à présent que l'Etat avait acheté en 1876 pour trois mille francs à Eugène Gonon la description de son procédé, afin d'éviter que son savoir ne se perde car Eugène n'avait pu attirer aucun apprenti chez lui. Il s'agit en réalité du montant d'une pension annuelle, ce qui a constitué un avantage tout à fait unique pour ce fondeur (à titre de comparaison, à la même période Daumier reçoit de l'Etat une pension annuelle de 2.400 francs).

Philippe Burty précise en effet en 1883 dans l'un de ses rapports au ministre : « Sans les trois mille francs de pension que votre ministère lui a accordés, il ne pourrait peut-être continuer à essayer de doter la France de moyens ressuscités qui ont fait la gloire de nos pères » (rapport d'octobre 1883 sur la fonte du Mirabeau). Le 17 juillet 1890, Gonon lui-même confirme l'existence de cette rente en écrivant au Directeur des Beaux-arts : « Mon loyer a été payé avec les deux tiers de ma pension. » (Archives nationales F/21/2084). Le journal Le Temps écrit même en 1889 que cette rente continuerait à être servie après son

décès au dernier de ses fils (10 janvier 1889, article non titré, non signé, conservé dans le dossier Gonon des archives d'Alfred de Champeaux, Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris). Cette somme permit à Eugène Gonon de vivre décemment avec l'équivalent du salaire d'un ouvrier du bronze hautement qualifié : en 1872, le salaire ouvrier moyen annuel était en effet d'environ mille huit cents francs, un excellent monteur en bronze gagnait à cette époque 6,5 à 7 francs par jour soit autour de deux mille francs annuels, une famille de petits employés disposait de deux mille francs par an et une famille parisienne de quatre personnes avait besoin d'un minimum de mille sept cents francs annuels pour vivre (2009-Duveau p. 319 et 372 et 1886-Barberet p.150). Le traité d'Eugène Gonon, qui consiste en trente six pages manuscrites tracées d'une écriture aérée, consacre une vingtaine de pages introductives à des digressions sur les bronzes des temps passés et sur les malheurs de Gonon père (avec en particulier toutes les réécritures hagiographiques qui nourriront sa légende). Tout à fait sommaire du point de vue technique, il ne contient aucun schéma. En comparaison avec les publications techniques très précises abondantes à l'époque, ce texte ne peut prétendre à transmettre efficacement aucun savoir. La remise du manuscrit représente donc une transaction plutôt symbolique, destinée à couvrir l'avantage consenti au fondeur lequel pense peut-être laisser à la postérité, dans les archives protégées de l'état, sa version revisitée de l'histoire familiale.

Les innovations apportées par Eugène Gonon

Eugène Gonon est le premier, et probablement le seul, à avoir coulé ses grands moules de potée dans un châssis autour de ses grandes pièces.

Eugène utilise pour son moulage rapide un mélange de sable et de plâtre identique à celui des noyaux (1876-Gonon, pp. 41 à 50). Il reconnaît dans son traité que les moules montés en terre, au pinceau, fournissent « des résultats admirables comme grande finesse » et résistent mieux à un feu irrégulier. Mais il conclut que les moules coulés « ne laissent rien non plus à désirer comme beauté d'épiderme », ayant l'unique inconvénient de produire quelques gerçures vers la base si on les cuit trop (1876-Gonon, pp. 50 et 51).

Dans le mémoire récapitulatif qu'il écrit pour Alfred de Champeaux vers 1885/1886, Eugène énonce les trois améliorations grâce auxquelles il put gagner du temps, donc tenter d'éviter un reproche essentiel fait à son procédé. Il parle d'une « gélatine spéciale » lui permettant de couler sur les modèles « très finis ou très fouillés ». Mais dans son traité de 1876 il avait précisé que « toutes les colles [sic pour « gélatine »] sont bonnes pour faire des moules convenables pour la cire », signalant même la moins chère appelée « collette », également utilisée pour les apprêts sur étoffes. Leur originalité vint probablement de ce que les Gonon père et fils, contrairement aux autres mouleurs, trouvèrent moyen d'utiliser la gélatine pour les reliefs et les grandes pièces sans qu'elle se déforme. Eugène note en effet dans son traité de 1876 que « presque tous les mouleurs en plâtre connaissent l'emploi de la gélatine (...) mais presque tous sont persuadés que ce genre de moulage est irrégulier et qu'il n'est bon que pour les petites choses, ou pour les bas-reliefs » car pour les grandes pièces ils ne savent pas comment fixer la gélatine dans sa chape afin qu'elle ne subisse pas de déformations. « Ce jugement est heureusement faux » annonce-t-il avant de décrire sa façon de procéder (1876-Gonon, pp. 20/21). Effectivement, le Manuel du mouleur de Lebrun et Magnier, édité par Roret dans son édition de 1850, évoque le moulage à la gélatine uniquement pour les « objets très délicats » comme les camées et les médailles (p. 172). Cette réserve a disparu dans l'édition de 1923 du même manuel.

Gonon évoque également parmi ses améliorations une cire particulière se coulant à la volée « pour former en quelques minutes l'épaisseur que l'on veut donner au bronze ». (fonds Alfred de Champeaux, Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris). Cependant les quatre recettes de cire données par Eugène dans son traité ne paraissent pas non plus très originales : il s'agit de mélanges de cire pure et de térébenthine, additionnés de résine et/ou de suif selon qu'on coule la cire à la volée ou pas, et selon les saisons. (1876-Gonon, pp. 33 et 34).

La troisième avancée, qui nous semble la plus réelle (sous réserve que les deux points précédents n'aient pas été significativement améliorés entre 1876 et 1885) est ce moulage rapide des grandes pièces débarrassant effectivement le procédé de l'excessive lenteur qui le desservait. Sa rapidité, écrit-il, est surprenante, comparable à celle de la gélatine (1876-Gonon, p. 50). Gonon précise que pour le groupe des Gladiateurs de Gérôme, il a coulé le moule de six mètres cubes en six heures, alors qu'il lui aurait fallu des mois pour le monter classiquement en couches de terre superposées. Il est donc significatif que cette avancée ait été boudée par les grands fondeurs à cire perdue qui lui succédèrent, continuant à pratiquer le fastueux et lent moulage au pinceau. Pouvons-nous y voir l'avantage donné (à qualité égale) à un folklore désiré, sur l'efficacité ?

Voir en annexe internet les plans de l'installation de Gonon pour le relief du Mirabeau de Dalou dans l'article du Génie civil, et le texte intégral de son Traité de la fonte à cire perdue.

Gonon, Honoré (1780-1850)

Fondeur au sable (le premier à appliquer le procédé à l'art monumental) puis fondeur à cire perdue à partir de 1828/1829.

La Victoire de la colonne du Palmier, fontaine de la place du Châtelet : fonte Gonon ou fonte Gaudelet ?

Le modèle de cette figure est commandé à Boizot et livré, en fonte de plomb, en 1808. N'ayant toujours pas d'atelier personnel, Gonon l'aurait fondu chez lui en perçant le plafond de son appartement selon les souvenirs de son fils. On apprend dans les documents d'archives que le travail « marchant avec une rapidité extraordinaire et toutes les parties qui sont faites ou qui se terminent se trouvant exécutées avec autant de soin que de précision », un supplément est accordé au fondeur qui hélas n'est pas nommé, Boizot étant chargé de passer lui-même les marchés de sous-traitance selon la procédure courante (archives nationales, F/13/1005). Une telle gratification tout à fait exceptionnelle reflète la façon dont le travail du fondeur fut apprécié. Nous savons cependant qu'une certaine défiance doit être adoptée vis-à-vis des souvenirs rapportés par Eugène Gonon; elle doit peut-être s'appliquer à cette anecdote et à l'attribution de la fonte à Honoré. En effet, en 1811 les architectes chargés d'examiner les soumissions pour la fonte de l'Eléphant destiné à la place de la Bastille, écrivent au sujet de la proposition d'un fondeur nommé Gaudelet : « Ce fondeur n'est connu que par l'exécution d'objets de peu d'importance, celui qui marque le plus est une figure en plomb de la Victoire qui couronne la colonne de la fontaine vis-à-vis le pont-au-Change » (Archives nationales, F/21/579), ce qui désigne la figure attribuée à Honoré par Eugène. Peut-être s'agit-il d'une coopération, mais Gaudelet n'a pu prêter d'atelier car, tout comme Gonon, il en est dépourvu à l'époque. L'affaire reste donc à éclaircir. La statue de plomb, dégradée, a été remplacée par une copie en 1858. L'original fut déposé au musée Carnavalet où il se

trouve toujours. Malgré les éloges du rapport, elle présente des défauts de fonte aujourd'hui très visibles à travers la dégradation de la patine, qui la rendent peu compatible avec le travail soigné d'Honoré Gonon.

Honoré Gonon, fondateur des figures du Carrousel du Louvre ?

Honoré Gonon pratiqua la fonte en plomb puisqu'il est réputé avoir ainsi fondu en 1808 la figure surmontant la colonne de la fontaine du Palmier, place du Châtelet à Paris. Si cette attribution nous paraît sujette à caution (comme nous l'exposons dans le corps de notre ouvrage), nous proposons tout de même de voir en lui le fondateur des figures en plomb du Carrousel du Louvre dont les modèles furent fournis par Lemot en 1806.

Le contrat fut exclusivement passé avec sculpteur, lequel sous-traita la fonte sans laisser de traces administratives. Les archives de la commande ne mentionnent donc pas le nom du fondateur (archives de la DMF, N.OO Carrousel du Louvre). Mais elles décrivent un procédé tout à fait semblable à celui que Gonon avait mis au point pour la statue de Gois : moules en sable (alors que le fondateur en plomb utilise normalement un moule de plâtre) et terres repoussées dans les moules pour réserver l'épaisseur de métal. Si Gonon est bien le fondateur de ces figures, on peut imaginer qu'il collabora à cette occasion pour la première fois avec Lemot. Ceci expliquerait pourquoi son fils Eugène affirmera plus tard que les deux hommes avaient pu s'apprécier avant la commande du Pont-Neuf. Honoré Gonon aurait également pu rencontrer à l'occasion des travaux du Carrousel le ciseleur Canlers, que Denon avait chargé de recréer le char tiré par les quatre chevaux de Saint-Marc.

Voir aussi l'annexe internet : « *Le Surtout du Duc d'Orléans : une nouvelle interprétation* » et la mise en ligne du texte intégral du rapport de l'Athénée des Arts sur la fonte de la Jeanne d'arc de Gois fils.

Gonon, Joseph Honoré (? - ?)

Fils d'Honoré Gonon, fondateur au sable et à cire perdue (c'est l'un des « fils » de la signature « Honoré Gonon et ses fils »). Barye l'embaucha vers 1839 pour fondre à cire perdue, c'est un échec.

Gonon, Eugène Paul Louis (1844- après 1875)

Fils d'Eugène Gonon, tourneur.

Gonon, Georges Honoré (1847- ?)

Fils d'Eugène Gonon.

Gonon, Honoré Hippolyte (1852- après 1892)

Fils d'Eugène Gonon, tourneur sur métaux.

Gonot et Joret, fondateurs

Marchant sur les traces d'Hébrard, Henri Gonot est le fils d'un entrepreneur de charpenterie relativement fortuné. D'abord brièvement fondateur d'or, Gonot se tourne vers la fonderie à cire perdue en s'alliant en 1906 au ciseleur E. Joret. Des commandes

d'œuvres de Rodin leur viennent à leurs débuts, entre 1906 et 1908, sans que l'on sache par qui elles étaient ordonnées ni à qui elles étaient destinées (traces de paiements sans objet précisé, et factures de deux bustes dont l'un de femme, conservées au Musée Rodin). On peut imaginer l'entregent du père.

Gor, Pierre (1720-1773)

Fondeur d'artillerie employé à l'Arsenal, formé à la fonte monumentale par Lemoyne pour le monument du Retour du Roi à la santé de Rennes (1751), employé par Bouchardon de 1754 à 1758 pour le Louis XV équestre de la place Royale (place de la Concorde). Il met au point un système qui fait remonter le métal en fusion du bas vers le haut du moule.

GORHAM

Grande entreprise américaine d'orfèvrerie dont l'activité prend de l'essor au début des années 1830. Au cours du XIX^e siècle elle produit des bronzes monumentaux (fonte au sable) et emploie brièvement Pierre Bingen de 1906 à 1907 pour lancer un atelier de fonte à cire perdue.

Gouthière, Pierre (1732- 1813)

Ciseleur-doreur, inventeur de la dorure au mat. Il sous-traite ses fontes. Il fait faillite à plusieurs reprises dès 1775, sa ruine étant prononcée à partir de 1784 à la suite de manquements à payer de Madame du Barry. Ses fils reprennent l'entreprise, mais sans grand succès, le dernier d'entre eux recevant la charité de la Réunion des Fabricants de bronzes dans les années 1820 et finissant sa vie à l'hospice en 1833.

Griffoul, Jean-Baptiste (?- ?)

Fondeur au sable associé en 1881-1882 à François Rudier, puis à Jean Nicolas Lorge.

Gruet, Adolphe (1855- ?)

Fondeur au sable et à cire perdue (pour de petites pièces) sous la marque « Gruet aîné », frère aîné d'Edmond.

Adolphe naît en Angleterre. Il est le fils aîné d'un ouvrier du bronze parti y chercher une meilleure situation, qui revient ouvrir en France vers 1865 une fonderie de bronzes artistiques (« Gruet jeune », c'est le premier fondeur connu de Rodin, et l'un des pionniers français de la fonte à cire perdue, uniquement pour de la petite statuaire). A la mort de son père en 1890, Adolphe reprend la fonderie sous le nom « Gruet aîné » et continue à fournir des fontes au sable à Rodin, mais ses affaires périclitant, il part vers 1895-1896 ouvrir un bazar en Tunisie. En 1902, lorsqu'Hébrard ouvre sa fonderie à cire perdue, il recrute Adolphe Gruet dont les patines avaient une excellente réputation, pour en faire son patineur attitré. Adolphe est persuadé qu'Hébrard avait seulement cherché à percer ses secrets, puis qu'il le chasse brutalement dès la fin de l'année 1903. Toute trace de son activité disparaît ensuite.

Gruet, Edmond (1863-1904)

Fondeur au sable sous la marque « E. Gruet jeune », frère cadet d'Adolphe, il ouvre son propre établissement en 1891 et se spécialise immédiatement dans les fontes monumentales. Il semble avoir rapidement proposé des fontes à cire perdue monumentales, peut-être en faisant appel à Pierre Bingen en 1897. A sa mort, sa veuve poursuit l'activité jusqu'en 1910.

Voir annexe : « Jeanne d'Arc et les étranges rapports de Bingen et Gruet »

Guastini (?- ?)

Fondeur à cire perdue d'origine italienne, actif autour de 1940.

Guettier, André (1817-1894)

André Guettier (1817-1894), ancien directeur de hauts-fourneaux, fonderies et ateliers de constructions, professeur à l'Ecole royale d'Arts et Métiers d'Angers, chef de travaux de l'atelier de fonderie. C'est à ce titre qu'il publie un important manuel, plusieurs fois réédité.

Guillemot, Maurice (1859-1931)

Ancien sous-préfet, romancier, journaliste et écrivain d'art.

Hardeler (?- ?)

Monteur en bronze, employé par Emile Martin par sous-traitance pour produire des bronzes de Barye.

Hassenfratz, Jean-Henry (1755-1827)

Assistant de Lavoisier, sous-inspecteur des mines, puis professeur à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des mines. Très engagé pendant la Révolution, proche de Monge.

Fils d'un marchand de vin teneur de guinguette à Montmartre, il contracte le goût pour les voyages et la géographie en se faisant mousse. Il devient ensuite compagnon charpentier (profession qui demandait des schémas et calculs compliqués), géomètre puis cartographe de l'armée. Opposé à l'esprit de mystère du compagnonnage, il donne des cours publics où il est remarqué par Monge. Il commence alors à s'intéresser à la physique et à la chimie. Monge l'introduit dans le cercle de Lavoisier dont il devient un assistant et secrétaire assidu. Il occupe en même temps la fonction de sous-inspecteur des mines. Ardent révolutionnaire, il poursuit sa vocation d'éducation populaire à travers l'édition de manuels d'instructions pour sous-officiers utiles à la garde nationale et d'un manuel de géographie. Il milite pour un « enseignement professionnel » débarrassé des routines artisanales, tourné vers l'innovation et participe au débat d'idées pour la création d'une « Education nationale. » Il enseigne au Lycée des arts la « technologie » (néologisme de son crû auquel il donnait le sens de science des arts industriels). En 1793, il se dépense activement dans la création des ateliers d'armes, enseigne aux côtés de Monge et Périer dans les fameux Cours révolutionnaires sur la fabrication des canons. En 1796, il refuse la proposition de diriger les établissements du Creusot. Il finit sa carrière comme professeur

peu apprécié à l'Ecole polytechnique fondée par son ami Monge, ainsi qu'à l'Ecole des Mines où son enseignement s'adaptait mieux à son public. Il a publié un important traité en quatre volumes intitulé La Sidérotechnie, présentant de façon exhaustive la métallurgie du fer, de la fonte et des aciers.

Hattat, Frédéric (1841- ?)

Industriel influent, négociant en vins de Champagne, conseiller municipal du quartier de la Porte Saint-Denis à Paris, républicain modéré.

Havard, Henry (1838-1921)

Ecrivain d'art, spécialiste des arts de l'ameublement.

Heban (?- ?)

Fondeur des Menus Plaisirs à partir de 1772, puis fondeur de canons pendant la Révolution (le Comité de Salut Public lui en confie la production des chefs-modèles).

Hébrard, Adrien-Aurélien (1865-1937)

Fondeur à cire perdue, actif à partir de décembre 1902. Fils fortuné du fondateur de l'influent journal quotidien Le Temps (ancêtre du journal Le Monde).

Herba (?- ?)

Fondeur de cloches parisien, il participe aux expérimentations de 1794 pour l'épuration du métal des cloches. Son atelier sert à la fonte monumentale du Desaix de Dejeux en 1808.

Héricart de Thury, Louis-Étienne (1776-1854)

Ingénieur des mines et inspecteur général des carrières, directeur des bâtiments civils, député royaliste à trois reprises entre 1815 et 1824, grand propriétaire, membre de plusieurs sociétés savantes.

Héricourt

Dynastie de fondeurs-ciseleurs issus d'une famille d'ébénistes actifs depuis le milieu du XVIII^e siècle. René (Héricourt père) est membre fondateur de la Réunion des fabricants de bronzes en 1818. Sa maison périclité jusqu'à la faillite en 1859 sous la direction de son fils Adolphe qui se restreint alors à la fabrication de roulettes.

Hertford, Richard Seymour-Conway marquis de (1800-1870)

Président anglais du jury de la classe XVII : orfèvrerie, bijouterie, industrie des bronzes d'art, à l'Exposition de 1855. Créateur de la Wallace collection (du nom de son fils illégitime Richard qui en hérita), il séjournait souvent en France dans son château de Bagatelle.

Holbrook, Edward (1849-1919)

Vice-président de la fonderie américaine Gorham au début du xx^e siècle.

Houdon, Jean-Antoine (1741-1828)

Sculpteur. Il gère la fonte à cire perdue de son œuvre dans ses propres ateliers. Il forme au procédé le mouleur toscan Getti. Selon nous, Houdon ne pratiqua pas la fonte au sable. Voir en annexe internet : *La fonte au sable sous l'Ancien Régime. Possibilité d'application à la statuaire ? Le cas de Houdon.*

Hubert, Hippolyte L (?- ?)

Sculpteur d'origine française, peut-être également actif à Londres entre 1878 et 1889. Il travaille comme modeleur à la fonderie Gorham à partir de 1892. En 1896, il y supervise la première coulée à cire perdue expérimentale américaine (un buste par le sculpteur Hastings).

Hugo, Victor (1802-1885)

Ecrivain, poète et homme politique, figure de proue de l'opposition républicaine au Second Empire, militant d'une amnistie complète pour les Communards.

I | J

Ingé (?- ?)

Associé du fondeur Soyer (excepté dans les dernières années de l'entreprise), c'est un acteur uniquement financier.

Jacquet, François-Henri (1778- après 1848)

Mouleur du musée Royal et occasionnel fondeur à cire perdue à partir de 1818, il se forme au procédé auprès de son beau-père Piggiani.

Il succède à son beau-père Piggiani en 1818. Il l'avait secondé lors de la fonte du Henri IV du pont-neuf. Il est responsable de la médiocre fonte du Louis XIV de Lemot pour Lyon (1824-1825), plus précisément de celle du cheval coulé au Roule à cire perdue (tandis qu'Eugène Gonon fonde le cavalier au sable à Saint-Laurent). Son devis pour les chevaux du Carrousel du Louvre en 1827 ne débouche pas, la commande allant à Crozatier, pour une fonte au sable. Jacquet écrit d'ailleurs à cette occasion au comte de Forbin, une lettre fort intéressante qui évoque des rapports « de haine et de jalousie » entre fondeurs au sable et fondeurs à cire perdue, ambiance dont il prend prétexte pour se défaire après avoir reconnu que les fontes à cire perdues présentent des risques d'accidents inévitables (archives de la Direction des musées de France, cote « N.00 arc de triomphe du Carrousel »). Jacquet est renvoyé de son poste de mouleur en chef des musées royaux pour malversation en 1848 (suivant une tradition probablement pré-établie, il avait organisé à son profit une commercialisation d'œuvres qu'il alimentait en pillant les collections publiques). Héritier des ouvriers des grands travaux à cire perdue du régime précédent, auxquels on l'associe sans doute, il est remplacé par Barye, révolutionnaire

convaincu. Bien qu'actif encore quelques années à son compte (il a quitté ses fonctions officielles en emportant ouvriers, moules et matériel), Jacquet n'a pas laissé trace de fontes de sa main après ses travaux peu heureux pour Lemot à Lyon. Mouleur de métier, comme avant lui son beau-père Piggiani et le beau-père de celui-ci Getti), il fut sans doute un fondeur d'occasion dépassé par ce que l'on attendait de lui et par les progrès du procédé concurrent.

Voir en annexe internet le texte intégral de la lettre de Jacquet au comte de Forbin.

Jacquot, Georges (1794-1874)

Sculpteur, élève de Gros et de Bosio, Grand Prix de Rome.

Janin, Jules (1804-1874)

Fils d'avocat, romancier et journaliste prolifique (qualifié de « littéraire industriel »), critique d'art dramatique qui se flattait de changer systématiquement d'opinion tous les quinze ans, son influence et son enrichissement le font surnommer « le prince des critiques. » Engagé dans les premiers combats romantiques il les renie ensuite. Il est principalement conservateur et conformiste.

Jaucourt, Louis chevalier de (1704-1779)

Mathématicien, médecin, parfait exemple du philosophe éclairé, collaborateur essentiel de Diderot pour la rédaction de l'Encyclopédie.

Joret, E. (?- ?)

Voir Gonot et Joret.

Joseph (?- ?)

Employé de Pierre Bingen, débauché par le sculpteur Bartlett pour fondre à cire perdue.

K | L

Keller (Vom Steinbock), Jean-Jacques (1635-1700) et Balthazar (1638-1702)

Fondeurs à cire perdue.

Jean-Jacques, orfèvre et fondeur zurichois, est appelé par Colbert pour établir en France des fonderies d'artillerie aux frontières du pays. Il appelle à ses côtés en 1660 son frère cadet Balthazar qui avait également fait un apprentissage d'orfèvre et s'était montré particulièrement doué pour le dessin. Louvois recrute celui-ci en 1670 pour fondre des pots en bronze destinés à sa propriété, puis en 1683 pour fondre l'ensemble des bronzes des jardins du château de Versailles à l'Arsenal, reconverti en fonderie d'art, sous la direction du sculpteur Girardon (lui-même fils d'un fondeur français). Balthazar y est payé au forfait, métal non compris, de 1500 francs pour chaque grande figure à 900 francs pour les plus petites. Il est remplacé à la direction de la fonderie d'artillerie de Douai, poste qu'il occupait précédemment, par Jean-Jacques qui y connaît des déboires au point

d'être un temps emprisonné pour malversations. Balthazar réussit en 1691, toujours sous la direction de Girardon, la première fonte équestre d'un seul jet, à cire perdue, jamais réalisée en France, le Louis XIV de la place Vendôme (fondu à la Révolution). Ses belles réussites sont attribuées en partie à l'utilisation d'un alliage quaternaire de composition constante. Il employait tout spécialement à cette tâche un homme qualifié d'« allieur ». Cet alliage est hautement loué et couramment repris au XIX^e siècle sous le nom d'« alliage Keller » (100 cuivre + 7 zinc + 2 étain + 1 plomb). La fonte du monument fit l'objet d'une publication très détaillée qui, rendant compte de l'exploit, en propageait le caractère extraordinaire (1768-Mariette).

Klagmann, Jean-Baptiste-Jules (1810-1867)

Sculpteur, élève de Feuchère et Ramey, il fut d'abord mouleur en cuivre. Artiste prolifique, il travaille à la décoration de nombreux édifices et places publiques tout en fournissant à l'industrie et l'orfèvrerie de petits modèles à la mode (il lance avec Barre la vogue des « statuettes-portraits » dans les années 1830). Il travaille aux côtés de Feuchère au Surtout du Duc d'Orléans.

Klinger, Max (1857-1920)

Sculpteur, peintre et surtout graveur allemand, précurseur de l'expressionnisme et du surréalisme.

Son monument à Beethoven mêle le marbre, l'albâtre, l'ambre, l'ivoire ainsi que du bronze pour l'aigle placé au pied du musicien et son trône orné de figures en relief (fonte Pierre Bingen, décembre 1901, l'une des (la ?) dernières commandes importantes au fondeur). Il est acquis en 1902 par un Comité qui en fait don à la ville de Leipzig en 1912 (aujourd'hui conservé au Museum der Bildenden Künste).

Laboulaye Charles Pierre Lefèbvre de (1813-1886)

Polytechnicien, officier d'artillerie, fondeur de caractères, éditeur, auteur d'ouvrages techniques.

Lafolie, Charles Jean (1780-1824)

Ministre de la justice au royaume d'Italie sous le premier empire, il devient conservateur des monuments publics à la Restauration. Il publie en 1819 une description des travaux de réalisation du Henri IV de Lemot dont il avait été inspecteur.

Landrin, Emile (1841-1914)

Ciseleur en bronze, communard exilé en Angleterre, conseiller municipal socialiste de Paris de 1894 à 1914.

Launay, Jean-Baptiste (1768-1827)

Fondeur au sable, principal initiateur, avec Gonon, de la fonte monumentale par ce procédé. Il semble avoir cessé toute activité de fondeur après que l'Etat ait réquisitionné sa fonderie en 1809. Il se retire à Savigny-sur-Orge où il vit assez confortablement de la

fortune de sa femme et rédige, à la demande de Nicolas Roret, un Manuel du fondeur en tous métaux publié peu après sa mort.

Launay, vicomte de

Pseudonyme de Delphine de Girardin, voir à ce nom.

Laurent-Darangon, Charles (1833-1904)

Sculpteur, anecdotique expérimentateur de la fonte à cire perdue, se dit élève de Jacquet.

Laurens, Jean-Paul (1838-1921)

Peintre et sculpteur, élève des peintres Cogniet et Bida. Républicain et anticlérical convaincu, académicien, grand ami de Rodin.

Lavoisier, Antoine Laurent de (1743-1794)

Eminent scientifique, académicien, il identifia et baptisa l'oxygène, démontra sa réaction avec l'hydrogène pour former l'eau. Ses découvertes lui permirent de mettre définitivement à bas les théories de la phlogistique et ouvrirent la voie à la chimie moderne.

Avec Berthollet entre autres, il met au point la nomenclature chimique. Dans son atelier se retrouvent, dans un esprit d'échange, tous les plus grands scientifiques du temps, généralement attachés à trouver des applications pratiques à leurs découvertes. Lavoisier est en charge de l'administration royale des poudres depuis 1775 lorsqu'éclate la Révolution. Issu d'une très riche famille, fermier général c'est-à-dire collecteur d'impôts pour le Roi, il est guillotiné en 1794 avec vingt-sept autres fermiers généraux.

Leblanc-Barbedienne

voir Barbedienne.

Le Bourg, Charles Auguste (1829-1906)

Sculpteur, élève de Rude, auteur des figures des célèbres « fontaines Wallace » à Paris (financées par le fils du marquis d'Hertford). Fondateur d'une « Société La Fonte d'un seul Jet », il fonda lui-même à cire perdue une partie de ses œuvres qu'il expose entre 1890 et 1897 avec le cachet « CFL ». Il forme Marquet de Vasselot.

Lecour

Propriétaire des fonderies de Toulouse et forges d'Angoumer, actif au début du XIX^e siècle, inventeur en 1812 d'un procédé sensé remplacer la cire par une alliage très fusible pour le moulage « à modèle perdu ». Ce procédé intéressera Lemot et sera probablement expérimenté (fort malheureusement) par Soyer.

Le Duc, Arthur (1848-1918)

Sculpteur animalier, élève de Barye.

Lefebvre d'Hellancourt, Antoine-Marie (1759-1813)

Elève de Sage à l'École des Mines, il visite en 1783 différents sites miniers européens, ainsi que quelques fonderies. Il accompagne le commissaire du Comité de Salut Public Deydier en mission en 1794. Par la suite, il est inspecteur général et président du Conseil général des Mines.

Lemot, François-Frédéric (1772-1827)

Sculpteur, élève de Julien et Dejoux, Grand Prix de Rome à 17 ans, académicien. Les événements révolutionnaires en France l'avaient obligé en 1793 à quitter Rome où les Français n'étaient plus bienvenus, il est réquisitionné par l'armée dès son retour. Apprécié de Napoléon, il poursuit une carrière officielle sous la Restauration.

Lemoine, Jean-Baptiste II (1704-1778)

Fils et neveu de sculpteur, Grand Prix de Rome, très apprécié de Louis XV. Lemoine, assisté de Boffrand, forma Varin et Gor à la fonte à cire perdue monumentale.

Lenordez, Pierre (1815-1892)

Sculpteur animalier, il cède ses modèles à divers fondeurs-éditeurs qui travaillent tous au sable : Boyer, Société des Bronzes de Paris, Graux-Marly... Il est très apprécié de la haute bourgeoisie qui lui commande des portraits des étalons de ses haras.

Lequien, Justin-Marie (1796-1881)

Sculpteur-dessinateur, élève de Bosio, il ouvre en 1835 une école de dessin et de modelage destinée aux ouvriers du bronze, reprenant l'initiative prise par les Fabricants de bronzes l'année précédente. L'école, qui accueille plus d'une centaine d'élèves, est subventionnée par la Ville de Paris à partir de 1837.

Lerolle, Henri (1848-1929)

Peintre, très lié à Renoir et Degas.

Levacher

Famille aisée de médecins et juristes normands. Le fondeur Launay, alors chef d'atelier de la fonderie de Breteuil, épouse une fille de Levacher de Perla, alors maire de la ville depuis 1790 et lui-même agitateur révolutionnaire.

Limet, Jean (1855-1941)

Fils d'un patron métallurgiste, ingénieur chimiste ayant une vocation de peintre, Limet fait la connaissance de Rodin via Carriès avec lequel il expérimentait des patines. Rodin en fait son patineur exclusif, et son homme de confiance pour la vérification du travail des fondeurs. À la mort du sculpteur, Limet continue à travailler dans le même esprit avec la fonderie d'Eugène Rudier, jusqu'à son propre décès.

Lindeneher, Edouard (1837-1910)

Sculpteur, céramiste et orfèvre, il rencontre Dalou chez les frères Fannièrè où tous deux sont modèlèurs. Il est membre du Comité de la fédèration des Artistes sous la Commune, puis est employé à l'atelier d'Auteuil par Charles-Edouard Haviland à partir de 1875.

Liouville, Albert (1835-1893)

Avocat, il œuvrè pour l'amnistie de Dalou. Celui-ci réalisè son buste en 1890, pour le remercier de l'avoir financièrèment aidé lorsqu'il s'était endetté à cause de Pierre Bingen pour le Monument à Delacroix.

Louis XVIII (1755-1824)

Comte de Provence, frère de Louis XVI, il devient roi de France en 1814 (avec un bref retour à l'exil pendant les Cent jours) jusqu'à sa mort en 1824. Il instaure une chartè qui fait de son règne la première monarchie constitutionnelle française.

Loiseau, Georges (Loiseau-Bailly, dit) (1858-1913)

Sculpteur, élève de Dumont et Thomas, critique littèraire et artistique.

Longepied, Léon Eugène (1849-1888)

Sculpteur, élève de Cavèlier, Moreau et Coutan.

Lucas, George Aloysus (1824-1909)

Fils d'éditeur, ingénieur, il travaillè à Paris de 1857 à sa mort comme agent pour des marchands et de riches collectionneurs américains (essentiellement la famille Walters dont la collection a constitué le fonds du Walters museum de Baltimore). Il assemble également une collection personnelle comprenant beaucoup d'œuvres de Barye.

Luynes, Charles Marie Paul André d'Albert, duc de (1783-1839)

Septième duc de Luynes.

Lycée des Arts

voir Athénée des Arts.

M | N

Mac Mahon, Patrice de, duc de Magenta (1808-1893)

Général qui s'illustre en Crimée, en Italie et en Algérie dont il devient gouverneur général. Il est à la tête de l'armée versaillaise qui réprime la Commune dans un bain de sang. Il est élu à la présidence de la République à la chute de Thiers en 1873, d'où il œuvrè sans succès pour une restauration la monarchie et celle de l'« ordre moral ». Il est contraint à la démission par la gauche républicaine en 1879.

Maillol, Aristide (1861-1944)

Venu à la sculpture après avoir été peintre et tisserand, élève de Bourdelle, il renoue avec une collaboration poussée entre fondeur et sculpteur, tout en s'adressant essentiellement à des fondeurs au sable.

Mainfroid (?- ?)

Ciseleur, proscrit de la Commune réfugié à Londres.

Mandet, Francisque (1811-1885)

Magistrat, historien, archéologue.

Mariette, Pierre-Jean (1694-1774)

Libraire-éditeur, graveur, grand collectionneur de dessins, historien d'art proche du comte de Caylus. Il publie en 1768 une description très documentée des travaux de fonte du Louis XV de Bouchardon.

Marquet de Vasselot, Anatole (1840-1904)

Issu d'une famille de vieille noblesse provinciale, fonctionnaire au ministère de l'intérieur, inspecteur de l'enseignement du dessin, critique et écrivain d'art, il vient assez tardivement à la sculpture sous la direction de Jouffroy. Son œuvre reflète son engagement mystique auprès de Joséphin Péladan. C'est un fervent adepte de la fonte à cire perdue.

Marx, Roger (1859-1913)

Secrétaire à la Direction des Beaux-arts, inspecteur des Beaux-arts puis des musées départementaux et critique d'art, il défend les artistes « novateurs » de diverses tendances en faveur desquels il lance de véritables campagnes de presse, en digne héritier de Philippe Burty ou de Castagnary. Prétendant concilier l'individualisme porté par le système binaire marchand-critique - dont se servent les courants d'avant-garde dans une logique de marché, avec l'idéal républicain, il défend l'« art social », l'« unité de l'art », et se spécialise dans les arts dits « mineurs ».

Marx, Karl (1818-1883)

Fils d'avocat, historien, philosophe, ses écrits fondent le matérialisme historique dialectique, offrant un socle théorique au développement du socialisme puis du communisme en Europe. Il vit à Paris de 1843 à 1845, puis brièvement en 1848 et 1849, avant de s'exiler définitivement à Londres. En 1864, il compte parmi les fondateurs de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT), aux côtés de nombreux ouvriers du bronze parisiens.

Mauclair, Camille (Séverin Faust, dit) (1872-1945)

Poète, romancier, historien et critique d'art, théoricien d'un socialisme réformiste. Soutien des premières avant-gardes, il en dénonce ensuite la soumission au marché de l'art. Il dérive après la première guerre mondiale vers le nationalisme et le racisme antisémite qui le jettent dans les bras de la pire collaboration avec l'occupant nazi.

Ménard-Dorian, Paul (1846-1907) et Aline (1850-1929)

Paul Ménard, riche armateur et maître de forges, est député radical de l'Hérault jusqu'en 1893. Avec sa femme Aline (née Dorian), fille d'un ministre saint-simonien (également maître de forges), ils forment un couple de grands amateurs d'art très engagés dans l'"extrême-gauche" de l'époque. Ils sont très proches de Clémenceau, viscéralement anticléricaux et ardemment dreyfusards. Aline tient un salon artistique et politique très couru, dans son hôtel particulier au 89 rue de la Faisanderie à Paris. On y rencontre Emile Zola, les frères Goncourt, Daudet, Eugène Carrière, Gustave Geffroy, Edouard Lockroy, Berthelot, Victor Considérant, Clémenceau, Henri Rochefort, puis au début du XX^e siècle Léon Blum... Carrière y est reçu dès 1881, Rodin y est admis à partir de 1883; il y trouvera ses principaux soutiens. Les Ménard-Dorian sont des familiers de Victor Hugo. Leur fille Pauline épouse en 1894 le petit-fils de l'écrivain, Georges Hugo, union dont naîtra le peintre Jean Hugo.

Mène, Pierre-Jules (1810-1879)

Sculpteur animalier, fabricant de sa propre production. Mène, puis son gendre Cain qui prend sa suite, ont sous-traité pendant toute leur période d'activité allant de 1835 à 1894 l'ensemble de leurs fontes à des fondeurs au sable issus du petit artisanat parisien, dont le nom ne nous est pas parvenu.

Mention, Augustin-Médard (1785-1849)

Lapidaire, associé à l'orfèvre Charles Wagner à partir de 1829 pour exploiter un nouveau procédé de niellure mis au point par ce dernier.

Mesnel, Balthazard (avant 1773 ?-1743)

Monteur-ciseleur-fondeur.

Certains auteurs ont parfois désigné par erreur Mesnel comme le fondeur du Henri IV de Lemot. Il ne peut y avoir aucun doute sur son intervention comme ciseleur uniquement pour ce monument (Mesnel assiste toutefois à la coulée où son comportement courageux évite un accident). Il est resté célèbre pour avoir déposé, racontait-on, des papiers subversifs et une statuette de Napoléon dans le bras droit du cavalier. Lors de la restauration du monument en 2004, on ne trouva aucune statuette mais on trouva bien par contre trois petites boîtes dont l'une contenait la liste des mouleurs et ciseleurs qui intervinrent sur la statue, chacun ayant apposé sa signature à côté de son nom en une sorte de revendication ouvrière clandestine (aucun nom de fondeur n'est indiqué). Le contenu des deux autres boîtes n'a pu être déchiffré (le tout a été déposé aux archives nationales, description consultable sur la base ARCHIM). Nous avons pu retrouver l'origine de cette histoire de statuette et une description du probable contenu des boîtes

n'ayant pu être ouvertes : il s'agit d'une lettre de Mesnel datée d'avril 1831, publiée dans le numéro du 10 août 1839 de la revue *Le Cabinet de lecture et le Cercle réunis*, *Gazette des familles*. Mesnel s'y attribue, abusivement, le rôle joué par Launay dans les tentatives de sauvegarde de la statue originale de Napoléon ôtée de la Colonne Vendôme à la Restauration (mais un an avant le retour des cendres, et alors que Launay, mort depuis longtemps, avait sombré dans un oubli dédaigneux, pourquoi s'en priver ?...). Il explique ensuite, avec plus de sincérité, au sujet du Henri IV qu'il fut chargé du « rachevage, de la ciselure et de la mise en place de cette statue ». Il revendique alors précisément ces dépôts : « Permettez-moi d'ajouter quelques détails sur la statue d'Henri IV. On trouvera dans le bras droit de cette statue, un petit Napoléon d'après le modèle de Tonnet [sic pour Chaudet ?]. La tête contient le procès-verbal du dépôt que j'ai fait moi-même dans le bras droit d'Henri IV. Dans le ventre du cheval se trouvaient plusieurs boîtes renfermant divers papiers tels que chansons, inscriptions, diatribes, monumens de l'esprit du temps, que j'ai voulu conserver à l'histoire. En une demi-journée, je pourrais retirer de ce dépôt tous ces objets sans endommager en aucune façon la statue. », ce que lui ou un autre a peut-être fait plus tard pour récupérer la statuette, qui pouvait avoir pris quelque valeur ?

Mesnel se montre également compétent comme fondeur puisqu'il est désigné en 1821/1822 par Edmé Gois (celui-là même qui avait déniché l'ouvrier Honoré Gonon pour donner naissance à la fonte monumentale au sable) pour le monument de Turenne destiné à la ville de Sedan, puis pour celui à Pichegru qu'il coule à la fonderie Saint-Laurent en 1824. Mesnel reçoit alors la charge de ciseleur-fondeur du roi, ce qui donne l'occasion à Soyer, qui se sent lésé, d'envoyer aux autorités une plainte où il dénigre Mesnel « un intrigant qui n'est ni ciseleur ni fondeur. » (Soyer à Cailleux, 6 octobre 1824 – archives des musées nationaux, S.21/S.6)

Meunier, Constantin (1831-1905)

Sculpteur et peintre belge, militant socialiste, il s'attache à représenter un monde ouvrier dont la dignité émerge sobrement du drame et de la souffrance. Il devient l'un des principaux représentants du réalisme social.

Michel, Gustave Frédéric (1851-1924)

Sculpteur, médailliste, élève de Jouffroy.

Michel-Ange, Michelangelo Buonarroti, dit (1475-1564)

Sculpteur, peintre, architecte et poète, figure emblématique de la Renaissance italienne.

Mignerou, P. H. (?- ?)

Ingénieur en chef au corps royal des mines, secrétaire du Conseil général des mines.

Mirabeau, Honoré-Gabriel Riquetti de (1749-1791)

Avocat, député du Tiers-Etat en 1789, éminent orateur révolutionnaire. Dalou représente le moment où Mirabeau s'opposa à Dreux-Brézé en refusant de disperser l'Assemblée nationale le 23 juin 1789.

Moigniez, Jules (1835-1894)

Sculpteur animalier. Son père, doreur sur métaux, se fit fondeur au sable pour l'éditer.

Moine, Antonin (1796-1849)

Sculpteur romantique que la misère pousse au suicide ; Victor Hugo laisse un récit de ce tragique épisode dans *Choses vues*.

Monet, Claude (1840-1926)

Peintre, figure majeure du mouvement impressionniste.

Monge, Gaspard (1746-1818)

Physicien, mathématicien, inventeur de la géométrie descriptive, fondateur de l'école polytechnique, acteur important de la défense nationale puis de l'organisation gouvernementale pendant les années révolutionnaires.

Physicien, mathématicien, inventeur de la géométrie descriptive, examinateur de l'Ecole de la marine royale, Monge est l'un des plus importants savants de la fin de l'Ancien Régime. Proche de Condorcet, de Lavoisier, il s'intéresse de près aux applications pratiques de la chimie moderne à la métallurgie. Il épouse d'ailleurs la veuve d'un maître de forges, devenant de fait maître de forges lui-même. Il participe activement aux recherches expérimentales menées à la fonderie royale du Creusot sous l'Ancien Régime.

En septembre 1787, Monge participe à une commission d'académiciens mandatée par le ministre de la Guerre pour travailler sur la fabrication de la fonte, du fer et de l'acier. Cette Commission qui compte aussi Berthollet, Lavoisier, Vandermonde, Condorcet, Lagrange, Laplace se rend à la fonderie royale du Creusot pour assister à des coulées et procéder à des expériences et des essais, en particulier sur des pièces de canon. Les chimistes expérimentent tandis que les mathématiciens mesurent et calculent. Monge retourne au Creusot à la fin de 1787, puis en mai 1788 pour compléter son étude dont il tire plusieurs mémoires sur différents aspects de la métallurgie et les progrès réalisables.

Ardent partisan de la Révolution, il est chargé de fournir l'armement nécessaire à la défense de la Patrie. Il fait partie de la Commission qui met en œuvre l'unification d'un système décimal des poids et mesures. Il est ministre de la Marine de 1792 à 1793, fonde l'Ecole Polytechnique en 1794.

Au début de 1794, Prieur de la Côte-d'Or demande aux fonderies en exercice un rapport détaillé sur leurs pratiques, et Hassenfratz retourne au Creusot, qui semble l'établissement le plus performant, pour prendre les dernières informations. Puis Monge qui supervise le tout opte définitivement pour la fonte au sable (cf 2000-Pairaut, pp.52 et 124). Ce sont les fonderies de Ruelles et de Chaillot qui illustrent sa *Description de l'art de fabriquer les canons*, mais Monge ne fut pas associé au choix des planches (1954-Aubry, p. 144). La rationalisation du processus de production des canons menée par Monge s'inscrivait dans la logique de simplification et d'uniformisation des modèles d'artillerie initiée avant la Révolution par Gribeauval (1715-1789).

Monge reste aussi comme un grand pédagogue qui laisse une pensée originale et féconde sur l'organisation d'une « Education nationale ». Il participe en tant que scientifique à l'expédition d'Egypte organisée par le premier consul Bonaparte en 1798-1799 et devient

un grand admirateur du futur empereur qui le nommera sénateur à vie. Ecarté de toute fonction à la Restauration, très isolé, il meurt rapidement.

Montagutelli, Philippe (1873- ?) et Jean (après 1873- 1964)

Ces deux frères arrivent de Rome vers 1900. Ils sont actifs à Paris d'abord comme mouleurs, puis comme fondeurs à la cire perdue à partir de 1906.

Morice, Léopold (1846-1920) et François-Charles (1848-1908)

Léopold, sculpteur, élève de Jouffroy, associé à son frère architecte, remporte (devant Dalou) le concours pour un monument destiné à la place de la République, lancé par la mairie de Paris en 1880.

Morris, William (1834-1896)

Artiste décorateur, écrivain, architecte, imprimeur, membre de la confrérie préraphaélite, promoteur des arts appliqués, leader activiste du mouvement socialiste anglais.

Moutony, Antoine (1765-1830)

Sculpteur, élève de Julien, particulièrement apprécié de Vivant Denon, sa carrière s'efface après le Premier Empire.

Nainer (? - ?)

Fondeur actif dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1873, il travaille pour Blot et Drouard. En 1890, il est cité dans la presse comme expérimentateur malheureux de la fonte à cire perdue.

O | P

Orfila, Mathieu (1787-1853)

Mathieu Orfila crée en 1835 un musée d'anatomie pathologique de Paris financé par un legs du professeur Dupuytren. Le fonds du musée est en grande partie constitué de moulages en cire de cas pathologiques, dont les certains furent moulés à la gélatine par le Dr Carreaux et montrés par Hyppolite Vincent à l'Exposition de l'Industrie de 1844.

Orléans, Ferdinand-Philippe, duc d' (1810-1842)

Fils aîné de Louis-Philippe, il est élevé dans l'idée de son accession héréditaire au trône. Il fait de brillantes études d'ingénieur polytechnicien. Libéral en politique, d'esprit romantique et moderne, il tient à l'aspect représentatif de sa fonction qu'il soutient par un mécénat brillant et ouvert. Il meurt accidentellement avant d'avoir pu régner.

Orléans, Marie, princesse d' (1813-1839)

Deuxième fille de Louis-Philippe, languide et dépressive, elle étudie la peinture avec Ary Scheffer. Reconnaisant ses dons restreints pour cet art, celui-ci la pousse vers la sculpture dont il apprennent ensemble les rudiments. La princesse, soutenue par l'admiration paternelle, aura une courte carrière marquée par un romantisme historiciste et tout particulièrement le personnage de Jeanne d'Arc.

Ottin, Auguste Louis Marie (1811-1890)

Son père, tourneur en bronzes, parvient à créer une entreprise de fabrication de pendules qui lui donne une certaine aisance. Ottin, premier élève (délaissé) de David d'Angers, fut grand prix de Rome en 1836. Il a assisté Barye à plusieurs reprises. Il a écrit des Mémoires d'un pauvre sculpteur, texte autobiographique apparemment destiné à sa famille, dont l'original jamais publié semble avoir disparu, mais qui fut recopié en partie par sa fille. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé aux archives des musées nationaux (2HH7). Romantique de la première heure, adepte incondtionnel des idées révolutionnaires, fouriériste, Ottin passe pour avoir inventé le « drapeau rouge » en 1848. Il est un proche de Dalou pendant la Commune de Paris : ils siègeront ensemble quasi-quotidiennement au Comité de la Fédération des Artistes avec un troisième sculpteur, Moulin. Son œuvre la plus illustre est la Fontaine Médicis des Jardins du Luxembourg à Paris. En 1872, il tente de recréer un syndicat communal dissout. Ayant toujours tiré le diable par la queue mais ne recevant plus aucune commande à partir de cette époque, il finit sa vie comme inspecteur de l'enseignement du dessin.

Lien annexe en ligne (développement de la notice Barye) : « Le Lion de la colonne de Juillet de la place de la Bastille, œuvre du sculpteur Ottin. »

Paillard, Victor (1805-1886)

Fondeur-fabricant qui, après un long apprentissage de ciseleur chez Denière, ouvre sa propre fabrique au début des années 1830. Il fonde quelques œuvres statuaire (certaines en zinc), mais produit surtout, industriellement, du bronze d'ameublement dont il dessine parfois lui-même les modèles.

Palazzolo, Albino (1883-ca 1975)

Chef d'atelier de la fonderie Hébrard de 1904 à la fermeture des ateliers en 1936, il ouvre ensuite sa propre fonderie à Paris.

Pannini, J. (?- ?)

Fondeur à cire perdue, actif dans les années 1920.

Papi, Clemente (ca1802-1857)

Le chevalier Clemente Papi, sculpteur, dirigea la fonderie royale de Florence. Il montre quelques pièces fondues à cire perdue remarquées à l'Exposition des produits de l'Industrie de 1855 à Paris.

Papin, Denis (1647-1712)

Physicien et mathématicien français, son calvinisme le pousse à émigrer à Londres où il met au point en 1679 la première machine à vapeur, qu'il nomme « Digesteur », prototype de notre cocotte-minute. Il explore également certaines possibilités offertes par la gélatine recueillie par ce procédé. Les machines à vapeur qui découlent de ses découvertes dopent l'industrie anglaise, puis française. Les fondeurs en profiteront à double titre comme utilisateurs et comme fabricants des pièces de machinerie.

Parent, Ulysse (1828-1880)

Dessinateur pour l'industrie, illustrateur et graveur sur bois, communal, conseiller municipal de la Ville de Paris.

Pendant la Commune, il est l'un des fondateurs d'une Association des défenseurs de la République, mais il démissionne rapidement de son poste de conseiller communal et ce désengagement lui sera reproché par ses camarades. La répression l'accuse toutefois d'avoir participé à l'incendie du quartier de la Bourse, le contraignant à l'exil à Bruxelles. Il y vit de l'enseignement artistique. Rapidement acquitté il retrouve à Paris un siège de conseiller municipal, grâce auquel il joue un rôle important dans l'attribution de commandes aux anciens communards, en particulier dans le programme décoratif du nouvel Hôtel de Ville (en faveur de Ottin père, Capellaro, Moreau-Vauthier, Becquet). Auteur du premier rapport sur le projet du Monument à la République au conseil municipal, il qualifie la maquette de Dalou « d'art révolutionnaire nouveau » et engage le conseil, qui le suit, à laisser à l'artiste le choix de son fondeur.

Paris, Philippe d'Orléans, Comte de (1838-1894)

Fils de Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, il incarne le recours monarchique pendant le Second Empire, puis la Troisième République, mais recule devant l'occasion de prendre le pouvoir.

Parlanti (?- ?)

Fondeur à cire perdue italien qui s'installe à Londres à la fin des années 1890, à l'appel des sculpteurs Gilbert et Thornicroft.

Pelletier, Bertrand (1761-1797)

Chimiste, physicien, il publie en 1794 avec D'Arcet un ouvrage sur la façon d'affiner le métal des cloches, pour alimenter les fonderies de canons révolutionnaires. Après la Révolution il devient commissaire des poudres et salpêtres.

Périer, Casimir (1777-1832)

Frère du fondeur Jacques-Constantin, Casimir reçoit de son père banquier une vaste fortune, accrue par son mariage avec une riche héritière. Il fonde une importante maison de banque avec un autre frère, Scipion. Opportuniste avant l'heure, monarchiste constitutionnel converti à l'opposition libérale sous la Restauration, opposé à tout

mouvement révolutionnaire puis rallié à Louis-Philippe dont il est ministre, il est élu à la Présidence du Conseil en 1831.

Périer, Jacques-Constantin ((1742-1818))

Riche entrepreneur venu d'une famille de banquiers, créateur avec l'un de ses frères, Augustin, de la fonderie de Chaillot. Instructeur des cours révolutionnaires de Monge. Son frère Casimir sera président du Conseil.

Fils du riche banquier Claude Périer (financier du coup d'Etat du 18 Brumaire et cofondateur de la Banque de France en 1801), Jacques-Constantin, ingénieur de formation, assisté de son frère Augustin (1773-1833), crée la Compagnie des Eaux en 1778. Il met au point une pompe centrifuge qu'il installe en 1781 sur la colline de Chaillot. Il alimente la capitale en farine grâce à des moulins mus par la vapeur (1789) puis son établissement, qui occupe jusqu'à 300 ouvriers, se spécialise dans la forerie de canons et la production de machines en tous genres. « Tandis que Monge, en deux mois, écrivait son Traité de la fonte des canons, Périer, guidé par ses instructions, coulait en bronze des pièces de 36 livres de balles, mettait des foreries en activité, remontait comme par enchantement les artilleries de marine et de ligne. Cinq pièces de canon par jour sortaient des ses ateliers ; et, lorsqu'il cessa la fabrication de ces machines destructrices, douze cents pièces de tout calibre, et une infinité de pierriers, d'affûts, de caissons, de modèles pour le moulage, avaient signalé son aptitude pour cette nouvelle branche de travaux. » (V. Parisot, Portraits et histoire des hommes utiles, cité par 1903-Fremont, p. 253). Il avait deux frères restés dans le monde de la banque : Scipion Perier (1776-1825), fondateur de la Société pour l'Encouragement à l'Industrie nationale, membre du Conseil des manufactures, régent de la banque de France et Casimir Périer (1777-1832), qui devint président du Conseil en 1831/1832. Les frères Périer possédaient, entre autres, les mines de houille d'Anzin et fondèrent l'une des toutes premières compagnies d'assurance et de caisse d'épargne. Ils incarnent parfaitement le rôle de la grande bourgeoisie dans le mouvement révolutionnaire puis l'opposition républicaine. Napoléon avait une piètre estime pour Constantin Périer qui l'avait déçu en ne surmontant pas les difficultés de perfectionnement de la fonderie de Liège où il l'avait expédié aux côtés de Monge ; il le tenait non pour « un fripon, mais c'est un homme dont la conduite n'est pas claire » (Lettre de Napoléon à Champagny, 27 mai 1807, Archives nationales, F/12/4639).

Perraud, Jean-Joseph (1819-1876)

Sculpteur ayant d'abord été apprenti puis employé comme ébéniste-ornemaniste, Grand Prix de Rome en 1847, académicien, il se présente comme un rénovateur du néo-classicisme.

Peyrol, Hyppolite (?- ?)

Fondeur au sable. Sa fille Juliette ayant épousé le sculpteur animalier Isidore Bonheur, il se fait l'éditeur exclusif de celui-ci, tout en travaillant avec d'autres artistes. Son fils, également prénommé Hyppolite (1856-1929), devient sculpteur (élève de Barye).

Peytel, Joanny (1844-1924)

Banquier, grand collectionneur.

Philippe-Egalité Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, dit (1747-1793)

Soupçonné par le pouvoir de financer une faction opposée à Louis XVI afin d'usurper le trône, il se rallie au Tiers-Etat et vote la mort du Roi en 1793. Son esprit libéral l'avait amené à donner à ses enfants, dont l'aîné deviendra le roi Louis-Philippe, une éducation moderne confiée à Madame de Genlis. Inspirant la défiance dans tous les camps, il est guillotiné.

Pierre-le-Grand, Pierre Ier de Russie, dit (1672-1725)

Tsar de Russie. L'impératrice Catherine II commanda à Falconet une statue équestre à son effigie.

Pigalle, Jean-Baptiste (1714-1785)

Sculpteur issu d'une famille d'ébénistes, élève de Le Lorrain et Lemoyne, proche des encyclopédistes, il collabore avec le fondeur Gor pour le monument à Louis XV de Reims.

Piggiani (?-1818)

Gendre par alliance de Getti, il lui succède comme mouleur du musée Royal (Louvre), et comme fondeur à cire perdue opérant à la fonderie du Roule. Il assume la fin des opérations de fonte du Henri IV de Lemot. Il meurt en quelques jours des suites de la grande frayeur qui le frappe durant le transport de la statue équestre au Pont-Neuf, quand on crut que l'immense bronze allait verser en route. Son gendre Jacquet lui succède.

Pilon, Germain (1528-1590)

Sculpteur de la Renaissance française, il est à la tête d'un important atelier et maîtrise parfaitement les opérations de fonderie et de ciselure. Il est contrôleur des Poinçons et Monnaies du Roi.

Planche, Gustave (1808-1857)

Critique littéraire défenseur de la tradition classique, il s'attaque aux grandes figures romantiques, dépense un confortable héritage en vivant plusieurs années en Italie, et en rapporte une autorité de critique d'art. Sa réputation est celle d'un conservateur farouchement indépendant, exigeant, sévère dans ses jugements mais très rigoureux dans ses développements.

Pline l'Ancien (23-79)

Auteur d'une magistrale « enquête sur la nature » constituant un bilan encyclopédique des savoirs de son temps, *Naturalis Historia*, publié en 77, qui passe pendant des siècles pour un condensé du savoir humain; il s'y intéresse entre autres à l'art statuaire et au travail du métal.

Pompon, François (1855-1933)

Sculpteur, fils d'un menuisier-ébéniste, il est élève de l'animalier Rouillard à la Petite Ecole qui forme les ouvriers des arts décoratifs. Il vit pendant longtemps du métier de praticien pour des sculpteurs en vogue comme Damppt, Mercié, Falguière, Paul Dubois, Rodin, et surtout René de Saint-Marceaux. Sa carrière de sculpteur animalier est lancée sur le tard par Hébrard. Par la suite Pompon, gardant toujours un contrôle très pointilleux sur le processus de production, travaille aussi bien avec des fondeurs à cire perdue qu'avec des fondeurs au sable.

Pradier, James (1790-1852)

Sculpteur. Né à Genève, il fait sa carrière en France. Elève de Lemot, prix de Rome (1813), académicien (1827), Pradier est l'un des tout premiers sculpteurs à parier sur l'édition industrielle de son œuvre (il cède des modèles à Delafontaine dès 1819), tout en confiant également très tôt certains de ses modèles de prestige à Gonon pour des fontes à cire perdue. Il a une fille de Juliette Drouet, future maîtresse de Victor Hugo, et épouse une fille de Jean-Pierre d'Arcet, Louise. Eugène Gonon compta parmi ses nombreux élèves.

Pradier, Louise, née d'Arcet (1814-1885)

Fille de J.-P. d'Arcet, elle est à partir de 1833 l'épouse très infidèle du sculpteur James Pradier, dont elle a trois enfants. Elle inspire à Flaubert le personnage de Madame Bovary.

Proust, Antonin (1832-1905)

Peintre sans succès, puis journaliste, puis homme politique, homme fortuné enfin connu pour son élitisme, Antonin Proust succède à Turquet en 1881 dans le Grand ministère de Gambetta où il est l'éphémère titulaire du premier "ministère des arts". Il y lance une vaste enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art.

Puvis de Chavannes, Pierre (1824-1898)

Peintre, élève d'Ary Scheffer, figure majeure du symbolisme. Rodin organise en 1895 un grand banquet en son honneur.

Q | R

Qatremère de Qunicy, Antoine Chrysostome (1755-1849)

Archéologue, historien d'art doté d'un vernis philosophique et scientifique, très engagé dans la cause royaliste et tenant du néo-classicisme, il joue un rôle prépondérant sur les choix artistiques officiels sous la Restauration puis la monarchie de Juillet.

Destiné au Barreau, son goût pour les arts pousse ce fils de commerçant aisé vers des recherches sur l'histoire des arts, qu'il complète par un voyage en Italie en 1776. Il devient alors un archéologue réputé. Ses positions de député favorable, pendant la Révolution, à une monarchie constitutionnelle le mettent en péril. Devenu un anti-républicain acharné, il est nouveau sollicité pour quelques postes officiels sous le Consulat, puis adoubé par la Restauration qui le fait intendant des arts et monuments

civils dès janvier 1815. Autorité incontestée, il est de toutes les commissions officielles pendant plusieurs décennies et exerce en particulier un contrôle, au moins officieux, sur toute la production statuaire publique.

Quesnel, Eugène (ca 1792-avant 1858)

Fondeur au sable, il figure parmi les grands pionniers du procédé et de la production en série.

Ambitieux ciseleur, Quesnel s'associe au fondeur au sable Louis Richard en 1821 et s'occupe plus précisément de la production de figures et d'ornements tandis que Richard se consacre plutôt à la fonte mécanique. Leur entreprise reçoit rapidement la clientèle d'artistes renommés : David d'Angers, Moine, Rude, Barye et, quoique le mot ne soit pas encore inventé dans ce domaine, les deux hommes commencent à pratiquer l'édition. Richard rompt l'association en 1834. Quesnel s'installe alors à son compte comme fondeur au sable et reprend les locaux de Carbonneaux dont l'activité vient de cesser. Dès 1835, cet homme inventif et audacieux mais peu prudent se lance avec le sculpteur animalier Christophe Fratin dans une production massive destinée à un marché encore trop jeune pour l'absorber. Au cours de sa première faillite en 1839, Quesnel se retourne contre Fratin, entraînant le sculpteur dans sa chute. Puis il reprend plus ou moins pied, produit quelques fontes d'art en fer, ouvre une boutique à Paris en 1842, se fait remarquer en exposant un buste colossal brut de coulée en 1844 à côté d'une épreuve ciselée et du modèle en plâtre. Il travaille pour Pradier, Cumberworth, Fraikin dont il édite le fameux Lesbie et son moineau, sans jamais parvenir pourtant à rééquilibrer sa gestion. Son fils Louis reprend l'entreprise en 1845. Malgré sa direction mesurée, l'affaire périclite à nouveau à cause des événements de 1848. Louis vend le fonds et redevient un prospère ciseleur à façon en 1849, tandis que son père, ciseleur et fondeur exceptionnel mais gestionnaire calamiteux, meurt toujours criblé de dettes.

Voir aussi l'annexe internet : « Les fontes du *Surtout du Duc d'Orléans*. »

Raggi, Nicolas (1790-1862)

Sculpteur d'origine italienne, élève de Bartolini à Florence et de Bosio en France, où se déroule sa carrière.

Rauch, Christian Daniel (1777-1857)

Sculpteur allemand très célèbre de son temps, proche de Schadow, il étudie la sculpture à Rome auprès de Humboldt, Canova et Thorvaldsen. Il se distingue par des statues de bronze colossales. Membre associé de l'Institut de France, il dirige l'école de fonderie d'art de Berlin, la plus importante fonderie d'art prussienne du temps.

Ravenet (?- ?)

Chef des travaux de menuiserie pour la fonte de la colonne Vendôme, il est dans sa partie l'un des ouvriers responsables de l'achèvement du monument après l'éviction de Launay.

Reinach, Joseph (1856-1921)

Avocat, journaliste, écrivain, homme politique très proche de Gambetta, dreyfusard particulièrement engagé.

Remond, François (1745 ou 47 – après 1806)

Ciseleur-doreur-fondeur. Embauché comme ciseleur par Launay, après l'éviction de celui-ci il dirige avec Amélie Gonon et le menuisier Ravenet les derniers travaux de la colonne Vendôme. Il fonde au sable, le Desaix de Dejoux.

Le fondeur Rémond n'est jamais désigné, dans les documents que nous avons consultés, que sous son nom de famille sans autre précision. Nous pensons qu'il s'agit probablement de François Rémond, officiellement ciseleur-doreur issu d'une lignée de fondeurs-ciseleurs déjà établis sous l'Ancien Régime. Rémond avait auparavant fondu pour Denon le Buste en Hermès colossal destiné au tympan du musée du Louvre, modèle de Bartolini, fonte de 1805, et il avait expertisé des fontes de Gonon et Canlers pour Denon. Le résultat calamiteux de sa fonte au sable du Desaix de Dejoux donnera pour longtemps des arguments aux contempteurs du procédé.

Richard, Louis (1791-1879)

Fondeur au sable, pionnier du procédé pour l'art statuaire.

Louis Richard naît d'un père fondeur à Paris en 1791, dans le très misérable quartier de la Boule rouge où, dans une espèce d'enclos, se rassemblaient pour leurs travaux quatre à cinq cents ouvriers parmi lesquels se recrutèrent à la Révolution tous les canonniers de la section du Faubourg-Montmartre (celle où se distingua Hassenfratz). Louis travaille à ses débuts avec son frère Jean-Jacques (1792-1865). Ils sont encore jeunes fondeurs lorsqu'ils sont distingués par Barye et David d'Angers. Celui-ci voulait diffuser ses médaillons-portraits des personnalités du temps en grand nombre, dans un but d'éducation populaire. Il s'adresse à Louis en 1818, en imposant les coûts les plus retreints (le sculpteur renonce lui-même à tout droit d'auteur) pour favoriser les prix les plus bas donc la diffusion la plus large. Le procédé de fonte au sable s'impose et Louis, qui signe les premiers temps avec Jean-Jacques « Richard frères », devient ainsi le véritable pionnier de l'édition d'art au sable en grandes séries. L'alliance de Louis Richard avec le ciseleur Quesnel en 1821 souligne son ambition de passer de la petite fonte plate à la statuaire. Jean-Jacques de son côté en reste à la fonte d'orfèvrerie et s'installe comme fondeur-éditeur de bijoux en fer ; développant toujours son esprit inventif, il y fera une belle carrière.

Louis Richard et Quesnel éditent en particulier des statuettes en série d'auteurs contemporains, qui ont un grand succès. Ils se séparent pourtant en 1834 (au moment de la fonte du Surtout du Duc d'Orléans pour laquelle ils obtiennent commande séparément) pour une raison que nous ignorons, mais qui pourrait fort bien correspondre à une différence de points de vue sur la gestion de l'entreprise car nous savons que l'esprit excessivement aventureux de Quesnel l'entraînera bientôt vers la faillite. Louis Richard crée en 1839 une nouvelle association avec le monteur en bronze Pierre Durand et le ciseleur Jean Georges Eck, sans doute à l'occasion de la commande qui leur est passée pour les portes de l'Eglise de la Madeleine.

Ses contemporains reconnaissent à Louis Richard le talent de restreindre ses coupes au minimum et de produire des fontes si minces que leur distorsion au refroidissement est négligeable. Nous n'avons pas trace des mérites particuliers de Durand, mais nous savons que Eck est un ciseleur réputé. Cette association de talents émérites permet de monter une entreprise dont la réputation sera internationale.

Un accident de santé ou de travail provoque le départ définitif de Louis Richard dès 1843, alors qu'il est âgé seulement de 52 ans, mettant définitivement fin à son activité de fondeur. Il tente ensuite, en vain, d'exposer comme sculpteur mais finit sa vie très misérablement, contraint de faire appel en 1854 à la Réunion des fabricants de bronzes pour recevoir une pension mensuelle de 100 francs. Celle-ci lui est accordée au titre de son « nom légitimement célèbre dans la fonderie et qui a contribué par son talent au développement de cette industrie » (PV du 6 novembre 1854). De 1862 à sa mort, qui le surprend dans le dénuement et l'isolement le plus total, il vit dans le quartier le plus pauvre de la capitale, où il semble avoir survécu grâce à une activité anonyme de graveur. Il nous reste comme image de cet exceptionnel fondeur trois médaillons modelés en amical hommage par David d'Angers, Barye et Caunois.

Son gendre Ferdinand Liard, modelleur ornemaniste de profession, prend brièvement sa suite à partir des années 1880 en devenant éditeur de médailles en fonte de fer, mais ce sont surtout ses petits-fils (ou arrière petits-fils) Fernand, Georges et Antonin Liard qui reprendront le flambeau en devenant des fondeurs au sable modestes mais au talent apprécié. En 1921 puis en 1927, Georges puis Antonin vendent au Louvre, entre autres, des modèles en cire originaux de David d'Angers et de Barye dont Louis Richard ne s'était sans doute jamais séparé.

L'utilisation du procédé à cire perdue par Louis Richard semble anecdotique, attesté seulement à trois reprises. D'abord pour certaines médailles de David d'Angers, mais un examen rigoureux de ces médailles reste toutefois à faire pour l'établir avec certitude. Il semble en effet que les médailles ensuite fondues par Eck et Durand, également décrites à cire perdue, soient en réalité des fontes au sable d'excellente qualité (communication de J. Reinis à l'auteur, septembre 2007). Ensuite à l'Exposition de l'Industrie de 1834 où Richard et Quesnel montrent des cires perdues (non identifiées), signalées par le rapport du jury, enfin pour la fonte de chevaux modelés par Fauginet, destinés au duc d'Orléans en 1841 (archives nationales, 300 API 12395, exercice 1841). Il est naturel que Louis Richard ait eu la maîtrise du procédé de fonte à cire perdue, du moins pour les petites pièces, puisqu'il est issu d'une famille de fondeurs pour orfèvres, milieu dans lequel ce procédé est utilisé sans discontinuer. Mais son expérience de fonte à cire perdue pour la statuaire ne semble pas l'avoir convaincu de persévérer, tandis que son talent de fondeur au sable s'affirmait toujours davantage.

Voir aussi l'annexe internet : « Les fontes du *Surtout du Duc d'Orléans* ».

Ringel d'Illzach, Jean-Désiré (1849-1916)

Sculpteur, médailleur, graveur, élève de Jouffroy et Falguière, Ringel est également un musicien averti, féru d'ésotérisme, infatigable expérimentateur de la coulée des métaux et des matières vitrifiables. Il crée des émaux agglomérés, des reliefs de cire dure polychrome, et dépose un brevet de fonte « sur terre molle » qui lui permet d'obtenir à partir de moulages sur nature des fontes d'une extraordinaire finesse.

Voir en annexe internet les brevets de Ringel.

Rocheftort, Henri (de Rocheftort-Luçay, dit) (1831-1913)

Ecrivain, journaliste, homme politique engagé à l'extrême-gauche, il prend ses distances avec la Commune, est toutefois condamné à la déportation par les Versaillais et s'évade de Nouméa de façon rocambolesque grâce un réseau de soutiens francs-maçons. Il se rapproche ensuite du boulangisme et tout comme Juliette Adam dont il est un familier, il dérive peu à peu vers l'extrême-droite nationaliste et antisémite.

Rocheftoucault, Sosthène, Vicomte de la (1785-1864)

Directeur des Beaux-arts et des manufactures royales sous Charles X (dont il était l'aide de camp en 1814), il est moqué pour sa pudibonderie et entretient des rapports difficiles avec les artistes.

Rodin, Auguste (1840-1917)

Sculpteur, élève de Carrier-Belleuse, il est le premier sans doute à avoir acquis une réputation internationale. Il fait basculer la sculpture dans la modernité, les sculpteurs du xx^e siècle ne sauront se définir que par rapport à lui.

Romme, Charles-Gilbert (1750-1795)

Membre du Comité d'instruction publique, conventionnel montagnard, co-auteur du calendrier révolutionnaire, c'est l'un des délégués en mission envoyé en province par le Comité de Salut public pour activer la production de canons en 1793 et 1794. Il organise des cours révolutionnaires de moulage au sable à la fonderie de Ruelle. Il se suicide sur le chemin de la guillotine.

Rothschild Charlotte, baronne Nathaniel de (1825-1899)

Aînée des enfants de James de Rothschild et épouse de son cousin Nathaniel, elle est élevée au milieu des artistes fréquentés par ses parents. Elle expose des aquarelles et constitue une collection éclectique qu'elle lègue à différents musées parisiens.

Roret, Nicolas-Edme (1797-1860)

Libraire qui doit sa fortune à l'édition, à partir de 1822, de la toute première collection d'ouvrages techniques bon marché, rédigés par d'excellents praticiens, très concrètement destinés aux ateliers, de petit format pour entrer facilement dans la poche de l'ouvrier, et abordant la plupart des professions. En 1827, il publie un Manuel du fondeur sur tous métaux dont il avait confié la rédaction à Jean-Baptiste Launay (il en épouse la fille cette même année). La collection des manuels Roret, enrichie et rééditée avec de constantes actualisations jusqu'au début du xx^e siècle, connaîtra un énorme succès (Flaubert la cite abondamment dans Bouvard et Pécuchet, dont l'action se situe à partir de 1839).

Rousseau, Jean-Charles (1756- 1809)

Fondeur au sable, patron du jeune ouvrier fondeur Honoré Gonon.

Jean-Charles Rousseau pourrait être issu d'une famille de fondeurs actifs depuis le début du XVIII^e siècle au moins. Lorsqu'il emploie Gonon, il figure dans l'Almanach du Commerce à la rubrique « Fondeurs », sans mention de spécialité, à l'adresse : « Rotonde et Div. du Temple ».

Il avait comparu auprès du tribunal du Châtelet dans le procès intenté à Mirabeau et au Duc d'Orléans (le régicide Philippe-Egalité) afin d'éclaircir leur implication dans la journée révolutionnaire du 6 octobre 1789 où le peuple se porta à Versailles. Rousseau avait en effet fondu les cinq cents plaques de plomb aux armes du Duc qui servirent de signe de ralliement. Il assura qu'il croyait fournir des plaques de bornes de terrain et sa bonne foi fut reconnue (M. Tournois, Histoire de Louis-Philippe-Joseph duc D'Orléans et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la Révolution française, Paris, Charpentier libraire au Palais-Royal, 1842, Tome premier, pp. 493/494).

Roy, Antoine (1784-1847)

Avocat, grand propriétaire de forêts et établissements sidérurgiques, il sera ministre des finances à plusieurs reprises sous la Restauration.

Rude, François (1784-1855)

Sculpteur (d'abord apprenti forgeron dans l'atelier de son père), élève de Cartellier, Grand Prix de Rome au moment de la Restauration, il renonce au séjour italien pour suivre dans l'exil à Bruxelles son protecteur bonapartiste et futur beau-père Fremiet (grand oncle du sculpteur). Il rentre à Paris en 1827. En 1842, il reprend l'atelier de David d'Angers et forme de nombreux sculpteurs de la seconde moitié du siècle.

Rudier, Alexis (?-1897)

Fondeur au sable, père d'Eugène Rudier. Il s'installe à son compte vers 1874 et travaille principalement pour les orfèvres ou pour de petites pièces de bronze.

Rudier, Eugène (1875-1952)

Fondeur au sable. Il reprend en 1897 l'entreprise de fonte d'orfèvrerie créée par son père Alexis dont il garde la marque et l'orienté vers le bronze d'art. La fonderie « Alexis Rudier » devient, sous sa direction, la fonderie d'art au sable la plus réputée de son temps. Il exige que toute activité s'arrête définitivement à sa mort.

On connaît la position d'Eugène Rudier sur les mérites respectifs de la fonte au sable et à cire perdue grâce aux minutes du procès qui opposa le musée Rodin aux fondeurs Montagutelli en 1919, où Rudier fut appelé comme expert : « Il y a, explique-t-il, une chose à retenir, c'est que la fonte au sable est un moulage sur l'œuvre que l'artiste donne, tandis que pour la fonte à cire perdue il y a un creux sur le modèle donné par l'artiste, et si on coule sur le creux on peut couler plusieurs cires tout en n'ayant qu'un seul modèle. Alors la cire peut être retouchée par l'artiste, et la cire perdue a un intérêt, autrement elle n'en a pas. (...) Il y a eu autrefois des cires perdues faites avec la collaboration de l'artiste et du fondeur, dans lesquelles l'artiste donnait sa cire immédiatement au fondeur. Maintenant, on remet généralement au fondeur un modèle en plâtre et il établit un modèle en gélatine ou en plâtre, dans lequel il tire une quantité de cires. Tout en n'ayant qu'un seul modèle, on peut faire des quantités de reproductions. »

M. le Substitut: - tandis qu'au sable on ne peut en faire qu'une.

Rudier : - Le plâtre peut en supporter deux ou trois.

M. le Président : - Les dernières ne valent plus rien.

Rudier : - C'est là où on retrouve les déformations successives. Il y a des pièces très bonnes et d'autres très mauvaises. Cela ne veut pas dire que le procédé n'est pas bon, mais par la succession des coulages de cire, on finit par arriver à des mollassements complets" (minutes du procès Montagutelli, archives du musée Rodin).

Ruskin, John (1819-1900)

Ecrivain, peintre, poète et critique d'art anglais engagé aux côtés des préraphaélites, il dispose d'une importante fortune familiale. Il développe une pensée anticapitaliste qui influence le mouvement socialiste anglais.

S | T

Saglio, André (1869-1929)

Connu comme peintre sous le pseudonyme de Jacques Dresca, spécialiste des arts décoratifs, professeur aux Beaux-arts, conservateur du Grand Palais, commissaire du gouvernement au ministère des beaux-arts, commissaire général pour la France à l'Exposition universelle de Saint-Louis en 1904.

Salmson, Jules

Sculpteur « industriel », il a laissé des souvenirs qui sont un précieux témoignage sur le monde de la sculpture de son temps.

La fin des années 1850 trouve Salmson attiré comme beaucoup d'autres en Angleterre, mais il envisage enfin de rentrer en France car, dit-il, le succès de ses modèles ayant valu à ses éditeurs des récompenses à l'Exposition de Londres, « je n'hésitai plus à retourner vers ma clientèle naissante, qui grandit rapidement et me combla de commandes lucratives. » (1892-Salmson, p. 203).

Saly, Jacques (1717-1776)

Sculpteur, élève de Guillaume Coustou, Grand Prix de Rome.

Schadow, Johan Gottfried (1764-1850)

Peintre, dessinateur et sculpteur prussien, figure majeure du néoclassicisme allemand, directeur de l'Académie de Berlin, il publie des écrits théoriques sur son art.

Sâr Peladan, Joseph-Aimé Péladan, dit Sâr Mérodack Joséphin Péladan, également dit (1858-1918)

Littérateur mystique, créateur de l'Ordre de la Rose-croix qui prône le transfert du religieux vers l'art. Il organise chez Durand-Ruel à partir de 1889 des expositions régulières très courues.

Séverine, Caroline Rémy dite (1855-1929)

Ecrivain, journaliste. Grâce à la fortune de son époux, elle soutient Jules Vallès et publie des chroniques libertaires. Dreyfusarde, militante féministe, pacifiste, elle adhère à la SFIO en 1918, puis brièvement au Parti communiste. Au nom des femmes, elle prononce un discours enflammé aux funérailles de Rodin.

Signoret-Ledieu, Lucie (1858-1904)

Sculpteur, élève de Gautherin, Mirbeau lui attribue une « âme de Donatello. »

Simonet, Pierre-Auguste (?- ?)

Fondeur-fabricant (fonte au sable). Il s'associe à ses fils Charles et Emile en 1850.

Une grève victorieuse, partie de cette maison en 1833 à cause du refus patronal d'accorder aux fondeurs trois sorties de cinq minutes par jour pour se rafraîchir. Cette lutte ouvrière donnera naissance à une « bourse auxiliaire », caisse de secours pour les grévistes, les chômeurs et les malades, ancêtre des « caisse maladie » et prémices d'une sécurité sociale.

Simonet, Charles (1875- 1929)

Fondeur-fabricant (fonte au sable), associé depuis 1908 à son père Victor Corentin puis à son frère Albert sous le nom « Simonet frères », il produit essentiellement des appareils d'éclairages. Il crée une école des métiers du bronze (ciseleur, monteur).

Simonny, Alfred Claude Antoine (?- ?)

Ouvrier bronzier syndicaliste de la fin du XIX^e siècle.

Siot, Edmond-Gustave (1841-1908)

Fondeur-fabricant (fontes au sable) sous la marque Siot-Decauville.

Né d'une famille de fabricants de fromages à Coulommiers, Siot s'établit d'abord comme marchand de nouveautés à Paris avec son épouse Elise Decauville (liée au patron métallurgiste Paul Decauville, dont les rails sont utilisés en fonderie). Il ouvre son commerce au bronze d'art en 1883 au plus tard, date à laquelle il reprend la fonderie Daget. La qualité de sa première fonte monumentale en 1886 (Au But d'Alfred Boucher, commande d'Etat), à laquelle on reconnaît « la finesse d'une cire perdue », lui fait un nom. Il s'associe de 1888 à 1891 avec le fondeur au sable Perzinka. Siot se spécialise dans les artistes contemporains, les patines souvent très colorées, la statuette d'étain, et privilégie la production industrielle de qualité. Après une grande prospérité, la maison périclité en même temps que le goût pour le bronze d'édition (malgré l'ouverture d'un atelier de cire perdue en 1914) sous la direction du fils Paul Siot-Decauville, ingénieur formé à l'Ecole Centrale. La fabrication cesse en 1926 et toute activité s'arrête définitivement 1935.

Slodtz, René-Michel dit Michel-Ange (1705-1764)

Sculpteur, représentant le plus talentueux de toute une foisonnante dynastie de sculpteurs-décorateurs du Roi qui travaillaient de concert. Il passe dix-neuf ans à Rome. Son père Sébastien travailla aux côtés de Girardon.

Soyer, Louis-Claude-Ferdinand (1785-1854)

Fondeur au sable actif à partir de 1828, initiateur de progrès majeurs pour le procédé. Le jeune Soyer délaisse une formation d'apprenti ciseleur pour s'engager dans un régiment d'artillerie de marine. Il parcourt les mers pendant cinq ans avant d'être capturé par les anglais qui le retiennent pendant cinq autres années. A-t-il alors pu faire fructifier son premier apprentissage en étant employé, comme nombre de prisonniers de guerre, dans l'industrie anglaise déjà vigoureusement tournée vers la métallurgie ? La paix de 1814 lui permet de rentrer en France où il reprend, à 30 ans, une formation de ciseleur « chez un de nos premiers maîtres » (non identifié). Ses études tardives s'accompagnent d'une grande misère qui stimule probablement son ambition. Talentueux, soutenu par Galle (son maître ?), Cartellier ou encore Gros, Soyer se veut le chantre du bronze d'art que la hiérarchie du goût officiel place alors loin derrière le marbre. Il se fait remarquer à l'exposition de 1822 en présentant son travail de ciselure sur un bronze de L'Amour d'après un modèle Chaudet. Puis il s'attaque à une tête colossale de Jupiter Olympien, toujours fondu à ses frais sans doute au prix de grands sacrifices mais son travail remarqué lui vaut d'être retenu en 1824 pour ciseler la célèbre épreuve en argent du Henri IV enfant de Bosio (Odiot orfèvre, Jacquet mouleur du plâtre modèle). Cette belle réalisation décuple sa réputation. A la fin de 1825, Soyer se voit attribuer par le gouvernement une subvention pour enquêter sur les fonderies royales et particulières italiennes, de façon à remplir au mieux la charge de ciseleur du roi qu'on lui promet à son retour (après qu'il ait pesté avec virulence en 1824 contre l'attribution à Mesnel d'une charge qu'il revendiquait) mais il n'aura finalement jamais de charge officielle. Il parvient à toucher sa subvention complète, accordée pour deux années, en réduisant son voyage à une seule. A son retour, fort de l'observation des inconvénients constatés dans les vétustes fonderies italiennes à cire perdue, il lance en 1828 un établissement de fonte d'art au sable à la pointe de la modernité qui prétend établir une supériorité française dans le domaine trop décrié du bronze d'art. En réalité, pour se lancer, l'impétueux Soyer procède au bluff en se recommandant de sa récente mission italienne et de sa réputation de ciseleur hors pair pour convaincre le sculpteur Jacquot, qui vient d'obtenir la commande d'un Stanislas monumental pour la ville de Nancy, qu'il dispose d'un procédé révolutionnaire qui va faire des merveilles (nous pensons qu'il s'agissait d'un procédé breveté par Lecour en 1812 et 1817, ou d'une variante de celui-ci, consistant à remplacer la cire par une matière synthétique. Ce procédé disposait d'une bonne réputation puisque Lemot en avait, en vain, recommandé l'utilisation pour son Henri IV, et que D'Arcet le soutenait, mais jusqu'alors aucune fonderie ne l'avait réellement adopté). Soyer, qui ne disposait en réalité même pas d'un local, fort de cette importante commande, peut ensuite s'enquérir d'un bailleur de fonds pour s'équiper. Il le trouve en la personne d'un « riche capitaliste » nommé Ingé. Il commence donc seulement dans un second temps à monter ses ateliers, ce qui dure plus d'un an. La première coulée du Stanislas est catastrophique et dix-huit personnes sont gravement blessées dans l'explosion du moule, parmi lesquelles Quatremère de Quincy qui avait la

charge de surveiller les travaux (d'où peut-être la disparition définitive du procédé Lecour...). Le récit apocalyptique qu'en fait le comte Apponyi, qui était présent, rend compte de la gravité extrême des accidents de fonderie (Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850) Journal du Comte Rodolphe Apponyi, tome I, Elibron classics series 2006 (copyright Plon-Nourrit 1914), journal du 26 septembre au 8 octobre 1830, pp. 335 à 342). Cependant, la seconde coulée donne un résultat d'autant plus apprécié qu'au lieu des huit ou neuf mille kilos de bronze qui avaient été provisionnés, Soyer n'en a utilisé que cinq mille quatre cents, source d'une économie considérable qui certainement contribue largement à faire oublier le premier échec et à lancer sa réputation. Son établissement clair, aéré, si vaste qu'on peut y travailler aisément à deux statues équestres à la fois, devient effectivement le lieu d'innovations marquantes : plancher mobile pour les fosses d'étuve et de fusion, coulées hors fosse, fourneaux améliorés dans leur conception pour réduire la consommation de combustible, fourneaux « volants », moulage à deux rainures pour empêcher toute fuite de métal, utilisation de chariots sur rails, moulage des sujets les plus grands en deux coques seulement... Soyer parvient avec régularité à des résultats admirables tout en diminuant les coûts de moitié, voire des quatre cinquièmes par rapport à ses concurrents, grâce à la réduction des besoins en combustible et en métal et des nécessités de ciselure. Dès lors l'ambitieux apprenti ciseleur de 1815 a réussi son pari et fournit toute l'Europe en monuments. Toutes ces innovations aboutissent à l'exploit que représente la coulée, en un seul jet, du chapiteau la colonne de Juillet (place de la Bastille) ainsi que de la figure ailée du Génie de la Liberté qui la couronne. En 1836, Héricart de Thury sacre ces progrès par un important article publié dans le Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Un autre article tout aussi louangeur paraît dans la même revue qui l'honore d'une médaille d'or en 1839. Soyer cependant se débat alors avec d'énormes difficultés financières car il n'est jamais parvenu à se faire payer les travaux de la colonne de Juillet. Financièrement acculé, il procède pour le marché qu'il reçoit ensuite des bronzes du tombeau de Napoléon à ce que l'on juge, lorsque l'affaire est découverte, être des malversations : il a en effet procédé à une « cavalerie » en vendant pour son compte les canons qui lui avaient été fournis comme matière première pour le tombeau, afin de combler sa trésorerie en attendant le paiement des bronzes de la Bastille. Conduit par cette affaire à la faillite en 1847, spolié dans le même temps par de récents associés peu scrupuleux et sous le coup d'une saisie conservatoire de la part de l'Etat, Soyer s'enfuit mais il est rapidement retrouvé, jugé et condamné à un an de prison. Sa carrière est ainsi ruinée, conséquence de l'attitude peu honorable de l'Etat commanditaire. Il semble avoir tenté de reprendre une activité, mais de peu d'ampleur. Il meurt dans l'oubli et probablement dans une misère retrouvée.

Steiner, Léopold Clément (1853-1899)

Sculpteur (et fils de sculpteur), élève de Jouffroy et Millet.

Stiglmayer, Johann Baptist (1791-1844)

Joaillier et graveur de médaille de formation, il se rend à Rome et à Naples dans les années 1819/1820 pour étudier la fonte d'art. A son retour, il devient premier inspecteur général de la Fonderie royale de Bavière.

Susse

Les frères Nicolas (?- ?) et Michel-Victor (1782-1873) Susse, célèbres papetiers et marchands de nouveautés installés à Paris depuis 1804, commencent à proposer des bronzes d'art et d'ameublement à partir de 1832. Ils sont les premiers à signer un contrat d'édition avec un sculpteur, Cumberworth, en 1837. Ils sous-traitent toutes leurs fontes (au sable) avant d'ouvrir leur propre atelier de fonderie en 1876. La fonderie Susse ouvre un atelier de fonte à cire perdue en 1918. C'est la plus ancienne fonderie d'art française encore en activité de nos jours.

Sutto (?- ?)

Fondeur à cire perdue actif vers 1905.

Tardieu, Ambroise (1788-1841)

Cartographe et graveur, il publie en 1822 un volume contenant les planches des reliefs de la colonne Vendôme, dans laquelle il glisse des assertions que Launay jugera calomnieuse et réfutera dans une publication de 1825.

Theisz, Albert (1839-1881)

Ouvrier ciseleur en bronze établi à son compte, il est l'un des principaux leaders de la grande grève de 1867, créateur majeur du syndicalisme ouvrier, membre fondateur de l'Association internationale des Travailleurs. Pendant la Commune, il dirige les services des Postes. Réfugié à Londres, il y reprend son métier de ciseleur tout en poursuivant ses activités politiques.

Thiébaud

Fonderie de cylindres destinés à l'impression des toiles peintes créée en 1787 par un ouvrier fondeur de boucles, elle voit sous la direction de générations qui se succèdent à sa tête son activité se diversifier dans la fonte mécanique avant de se tourner vers le bronze d'art vers 1844, proposant dans un premier temps des opérations de sous-traitance pour les fabricants (fonte au sable). A partir du milieu des années 1850, la fonderie appose sa marque sur sa propre production, et devient l'une des plus célèbres fonderie de bronzes d'art de la seconde moitié du XIX^e siècle. Des fontes à cire perdue sont proposées à partir de 1889 au plus tard.

Thinot

Fonderie d'art (fonte au sable) créée en 1947 par Lucien Thinot (ouvrier fondeur de formation), reprise en 1985 par son fils Pierre qui arrête l'activité en 2010.

Thomire

Pierre-Philippe (1751-1843), fils d'un ciseleur réputé, se forme à la sculpture auprès de Pajou et Houdon. Il collabore avec l'orfèvre Gouthière, puis s'installe à son compte dans les années 1780. Après la Révolution, il poursuit son activité de fondeur-ciseleur avec une

succession d'associés et ajoute l'ébénisterie à sa production. L'entreprise, qui occupait plus de sept cents ouvriers au début du Premier empire, en emploie encore cent vingt en 1830. Elle se poursuit sous la direction des petits-fils de Pierre-Philippe jusqu'à leur faillite en 1853.

Thornycroft, William Hamo, Sir (1850-1925)

Sculpteur anglais issu d'une dynastie de sculpteurs, qui, avec son compatriote Gilbert représente le courant de la New Sculpture, profondément influencé par l'enseignement de Jules Dalou pendant son exil londonien. Tous deux font un long séjour à Paris et en Italie, d'où ils reviennent vers le milieu des années 1880 en ardents défenseurs de la fonte à cire perdue.

Thury (?- ?)

Parfois orthographié Thurry. Fondateur de canons parisiens, qui fournit des chefs-modèles pour la Révolution.

Triqueti, Henri, baron de (1803-1874)

Issu d'une famille noble et fortunée, il s'intéresse d'abord à la peinture puis s'adonne à la sculpture à partir de 1831. A son talent certain s'ajoutent ses excellentes relations avec la famille d'Orléans pour lui procurer, très rapidement, de nombreuses commandes, pour partie d'objets décoratifs d'inspiration néo-gothique ou renaissance, mais dont la plus importante est celle des portes monumentales de l'Eglise de La Madeleine (commande de 1834, fonte au sable).

Turquet, Edmond (1836-1914)

Magistrat, journaliste et homme politique, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts de 1879 à 1881, puis de 1885 à 1886. Il commande en 1880 à Rodin, dont il est grand admirateur, les portes d'un musée des Arts décoratifs, futures Portes de l'Enfer.

V | W | Y

Valsuani, Claude (?-1923)

Fondateur à cire perdue actif à partir de 1902. Fils de Marcello Valsuani, lui-même fondateur à cire perdue qu'Hébrard fait venir d'Italie à l'ouverture de sa fonderie en 1902 comme chef d'atelier.

Claude Valsuani arrive probablement en France avec son père, ainsi qu'avec son frère Attilio. Il est réputé avoir ouvert son propre établissement de fonderie à cire perdue en 1908 (dans les anciens locaux de Pierre Bingen), mais nous avons pu récemment découvrir qu'il est en fait actif à Paris dès 1902. Contrairement à ses concurrents, il ne cherche pas à prendre les artistes sous contrat et leur laisse une entière liberté. Il gagne rapidement une excellente réputation, y compris auprès des artistes et amateurs étrangers et contribue largement à la renommée internationale du bronze français au xx^e siècle. Son fils Marcel lui succède tout aussi honorablement, mais au départ de celui-ci en 1973, la réputation de la maison périclète.

Valsuani, Marcello (?- ?)

Fondeur à cire perdue italien recruté par Hébrard lorsqu'il ouvrit sa fonderie en 1902. Père des fondeurs à cire perdue Claude et Attilio Valsuani.

Varcollier, Augustin (1795-1882)

Chef de la division des Beaux-arts de 1820 à 1835.

Varin, Pierre (ca 1678 ?-1753)

Sculpteur et fondeur (est-il apparenté à Jean Varin (mort en 1672), également sculpteur et fondeur, talentueux mais fort malhonnête « maître de la Monnaie » du Roi ?), inscrit à l'Académie de Saint-Luc, formé par Lemoyne et Boffrand à la fonte monumentale, il est avec Gor le fondeur principal des œuvres monumentales de l'époque. Son fils, également prénommé Pierre, l'assiste puis lui succède brièvement.

Vauxcelles, Louis Mayer, dit (1870-1945)

Critique d'art français très influent, il nomme paradoxalement les mouvements avant-gardistes qu'il fustige : fauvisme, cubisme.

Vermare, Pierre (1837-1906)

Petit fabricant lyonnais d'objets de piété dont des statuettes de plâtre peint, il recrute comme apprenti le jeune orphelin Jean Carriès, âgé de treize ans.

Villot, Frédéric (1809-1875)

Graveur, proche de Delacroix, il est conservateur du Louvre de 1848 à 1861.

Vincent, Hyppolite (?- ?)

Mouleur-éditeur qui expérimente le moulage statuaire à la gélatine à partir du début des années 1830.

Vivant Denon, Dominique (1747-1825)

Dominique Vivant, baron Denon, fait des études de droit avant de se faire remarquer comme auteur de comédies. Il entame une carrière de diplomate, au cours de laquelle il s'intéresse aux monuments anciens, et entre à l'Académie de peinture et sculpture en 1787. Son amitié avec le peintre David et son entourage très entretenu le protègent à la Révolution. Il intègre l'expédition d'Égypte comme dessinateur ; il peut y tenir de longues conversations avec entre autres Monge et Berthollet. Bonaparte le nomme en 1802 directeur général des Beaux-arts, et à ce titre à la fois directeur de ce qui deviendra le musée du Louvre et responsable de commandes monumentales d'importance. Louis XVIII le maintient à son poste à la Restauration. Denon laisse la place au comte de Forbin en 1816.

Voisin, Alexis (?- ?)

Conseiller municipal de Paris dans les années 1880.

Wagner, Charles (1799-1841)

Orfèvre, associé à A.-M. Mention à partir de 1829 pour exploiter son invention d'un nouveau procédé de niellure. Il est apprécié du Duc d'Orléans qui lui confie des travaux pour son Surtout, et en 1837-1838 la reliure d'un prestigieux Livre d'heures où il applique encore un nouveau procédé d'émaillage breveté en 1837. Il sait combiner des formes tirées d'un répertoire historique avec les hardiesses de l'innovation technique.

Wayland Bartlett, Paul (1865-1925)

Sculpteur américain vivant en France, élève de Rodin et Fremiet, connu pour son œuvre à caractère essentiellement animalier et de nombreux monuments principalement édifiés aux Etats-Unis.

Fils d'un critique d'art, Bartlett arriva en France avec ses parents à l'âge de neuf ans. Il travailla très jeune avec Fremiet, puis Rodin. Il s'intéressait de près aux techniques de fonderie, au point d'avoir sa propre installation de fonte à cire perdue dans son atelier à Paris. Il est l'interlocuteur privilégié des fondeurs américains désireux de travailler à cire perdue à la fin des années 1890. Il conseille à la fonderie américaine d'embaucher Bingen en 1906. Pour ses propres œuvres, ce passionné de fonte à cire perdue a parfois fait appel au fondeur Gruet.

Wendel, François Ignace de (1741-1795)

Entrepreneur qui rachète en 1779 la fonderie d'Indret à Wilkinson puis s'associe avec lui pour créer en 1781 la fonderie du Creusot.

Wilkinson, William (?- 1808)

Fils d'Isaac et frère de John, célèbres sidérurgistes anglais, il est appelé en France pour faire profiter le pays des avancées réalisées dans ce domaine outre-manche. Il crée sur ordre la fonderie d'Indret, puis celle du Creusot.

Willems, Joseph (1845-1910)

Sculpteur belge.

Yriarte, Charles (1832-1898)

Après de médiocres études d'architecte, Yriarte (inspecteur des travaux du gouvernement à partir de 1856, puis inspecteur de l'Opéra de Paris) se gagne un nom comme critique d'art. Il entame alors une carrière de journaliste, qui l'amène à suivre les troupes de Garibaldi, il multiplie les voyages, collabore à d'illustres journaux et revues, et après 1871 (où il suit le gouvernement versaillais) il publie des biographies et livres de voyage. Il est nommé inspecteur des Beaux-arts en 1881, membre du Conseil supérieur des Beaux-arts en 1889.

1